

Les Grandes Dames du 1^{er} Empire

(SUITE ET FIN)

IV



VOIQUÉ M^{me} d'Abrantès fasse l'éloge de M^{me} de Rémusat, il est impossible de moins se ressembler que ces deux femmes et que leurs Mémoires. Si la première a donné un panorama amusant et varié de la cour impériale, la seconde a fait une véritable œuvre historique et laissé de Napoléon un portrait d'une singulière puissance, auquel il faudra toujours revenir, même en l'accusant de sévérité et d'injustice. Cette personne supérieure, d'un esprit assez mordant, d'une rare clairvoyance, a senti en elle l'enthousiasme du début devenir graduellement une lutte entre l'attraction et l'antipathie, pour avoir vu de trop près le grand homme, dans l'intimité quotidienne. Vivant sans cesse près de Joséphine, dont elle était la confidente et l'amie, elle avait pris l'habitude de noter chaque jour, sans aucune réserve, ses jugements sur les gens et les choses, ainsi que les conversations entendues. Lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, elle craignit de compromettre son mari, ses amis, et jeta le manuscrit au feu, dans un moment de frayeur. Le danger passé, elle regretta vivement ces cahiers, qui contenaient douze années de sa vie et ses impressions toutes chaudes sous l'influence immédiate des événements. Aussi, en 1818, encouragée par son fils, Charles de Rémusat, elle commença à retracer, autant que sa mémoire et sa conscience le lui permettaient, ce que l'Empire avait été

à ses yeux. Elle écrivit d'abord très rapidement, emportée par ses souvenirs, revoyant cette partie d'échecs avec Bonaparte, dans le salon de la Malmaison, presque à l'heure de l'exécution du duc

d'Enghien, où elle attendait, angoissée, qu'il prononçât un mot de clémence. Bientôt, effrayée de son entreprise, elle recula devant la nécessité de remuer tant de choses pénibles. « Quel homme ! écrivait-elle à son fils. Il m'épouvante à retracer. C'est un malheur pour moi d'avoir été trop jeune quand je vivais près de lui. » Elle s'efforçait de rester impartiale, n'écrivant pas pour le public, et se disant pourtant : « Si ce livre était jamais imprimé, que penserait-on ? Ne me croirait-on pas malveillante ? »

Mais il est temps de présenter à nos lectrices la femme dont nous nous occupons. Claire de Vergennes était la petite-nièce du ministre de ce nom ; elle appartenait donc à une vieille famille parlementaire ; sa mère, née à Toulouse, très cultivée, avec une pointe d'esprit philosophique et la gaieté vive, un peu canstique, du Midi, avait cependant donné à ses filles, Claire et Alix (qui épousa le général de Nansouty), une éducation austère. Les deux sœurs ne quittaient guère l'appartement sans feu où elles étudiaient sous la direction d'une gouvernante, et n'avaient d'autres distractions que la musique et le dessin.

M. de Vergennes et son père, un vieillard, furent arrêtés sous la Terreur et exécutés le même jour. Les trois femmes restèrent isolées, dans une assez grande gêne, ayant perdu durant cette tourmente presque tous leurs amis, sauf un jeune magistrat de Provence, veuf après un court mariage, et qu'un hasard avait rapproché de la famille de Vergennes au début de la Révolution. M^{me} de Vergennes avait apprécié les qualités solides et l'amabilité de M. de Rémusat ; lorsqu'un décret la chassa de Paris, elle lui permit de la suivre à Saint-Gratien et de partager sa vie journalière, envisageant sans doute la possibilité d'un mariage qui assurerait le bonheur d'une de ses filles. A quinze ans, Claire avait l'intelligence et la raison d'une femme ; elle en avait aussi la beauté déjà épanouie, régulière et sérieuse. La communauté des goûts et du malheur l'attachait fortement à celui qui devait être son mari ; elle mit dans cette affection toute la force et l'ardeur de sa nature. Ses lettres, si charmantes et si tendres, évoqueront souvent plus tard le souvenir de ces premières années de mariage, dans le logis presque pauvre et les allées vertes de Saint-Gratien.

Ce fut là que vint les chercher la faveur du maître nouveau. M. de Rémusat voulait sortir de cette situation étroite et reprendre des fonctions publiques ; sa belle-mère, qui avait conservé des relations avec M^{me} de Beauharnais, devenue une puissance depuis son second mariage, sollicita son appui. Mais le nom de Vergennes inspira une autre idée au Premier Consul, déjà préoccupé de rallier autour de lui les familles qui tenaient à l'ancien régime. M. de Rémusat fut brusquement nommé préfet du palais, et sa femme, dame pour accompagner M^{me} Bonaparte, en attendant qu'elle devint dame de l'impératrice.

Elle avait vingt-deux ans ; cette vie nouvelle, brillante, était faite pour la charmer. Joséphine fut accueillante pour elle et, quoique d'âge à être sa fille, elle sut gagner sa confiance et lui donner de bons conseils. Le génie de Bonaparte lui inspira un véritable enthousiasme. D'ailleurs, il lui trouvait du tact, de l'esprit, la traitait ironiquement de *savante*, mais causait, discutait avec elle, et il honorait trop peu de femmes de cette faveur, pour que M^{me} de Rémusat n'en fût pas flattée.

Cependant, peu à peu, ce voile tomba ; elle vit les taches de cet éclatant tableau. La mort du duc d'Enghien, dont elle a laissé un récit si remarquable, fut le premier événement qui ébranla son aveugle admiration. Quelque temps après, l'Empire était fondé. Napoléon s'entoura d'une cour plus nombreuse ; beaucoup de membres de la noblesse française y sollicitèrent des charges ; les Rémusat perdirent à ses yeux de leur importance ; l'impératrice, quoique toujours attachée à la jeune femme, la négligea un peu, lorsqu'elle eut de grands noms parmi ses dames du palais. La raison de M^{me} de Rémusat l'aidait à rester fort calme au milieu des vanités en ébullition. Un jour qu'on la voyait rire de bon cœur, quelqu'un s'approcha d'elle pour s'informer si elle avait reçu un titre ou une dignité nouvelle ; riant plus fort, elle répliqua en demandant à son tour si, désormais, à Saint-Cloud, il faudrait toujours pleurer, dès qu'on n'était pas princesse.

Lorsque furent désignés les officiers de la couronne, M. de Rémusat se vit nommer grand chambellan. Cette charge le rapprochait sans cesse de l'empereur et l'obligeait à l'accompagner dans tous ses voyages. Il en résulta entre sa femme et lui de fréquentes séparations dont elle souffrit vivement. Un jour elle osa l'exprimer à Napoléon qui la raillait : — J'ignore les jouissances héroïques, et j'avais mis ma part de gloire en bonheur. — Il est bien question de bonheur dans ces temps-ci ! répondit son terrible interlocuteur.

Cependant elle ne pouvait se consoler, comme en témoignent ses jolies lettres, où elle met tout son esprit, et elle en a infiniment, à varier l'expression de sa tendresse. Elle s'y occupe beaucoup aussi de l'éducation de son fils Charles, car elle était une mère passionnée. Enfin, un troisième sujet assez imprévu y tient une grande place. Les fonctions de M. de Rémusat en comprenaient une fort importante : la surintendance des théâtres. Pendant ses absences, sa femme le suppléait habilement, avec son tact infini, sans se mettre en évidence, laissant à son mari l'honneur de tout ce qu'elle faisait, lui envoyant à Mayence ou à Dresde les acteurs que Napoléon réclamait, apaisant les querelles, revoyant les programmes, faisant lire les pièces manuscrites dans son salon, où elle recevait beaucoup de gens de lettres, et les jugeant avec goût et intelligence. Pour prix de tant de peines, elle demanda si l'empereur n'a pas « grondé » ; et c'est, en effet,

souvent le cas. Non seulement il gronde, il change tout brusquement, ne veut pas connaître d'obstacles, menace, humilie. — « Je vous plains ; il vous faut amuser l'inamusable », disait à M^{me} de Rémusat M. de Talleyrand, devenu leur grand ami, et qui l'avait fait pleurer en lui ôtant, avec son scepticisme amer, les dernières illusions qu'elle gardait encore.

Elle-même jouait gracieusement la comédie ; dans une représentation de circonstance, à Saint-Cloud, après Austerlitz, elle figura, sous des cheveux blancs, une vieille Alsacienne, qui rêvait sans cesse à la gloire de son héros et voyait la réalité dépasser ses rêves. Napoléon fut ému et lui en sut gré.

La terrible disgrâce de M. de Talleyrand retomba en partie sur M. et M^{me} de Rémusat ; l'empereur leur témoigna dès lors une froideur qui rendit leur position difficile. Il était déjà question du divorce, et la situation confidentielle que M^{me} de Rémusat occupait près de Joséphine, l'avait amenée forcément à intervenir et à prendre parti dans beaucoup de questions délicates. Elle quitta donc tout naturellement la cour avec la première impératrice, pour laquelle son dévouement lui mérita les éloges de Napoléon. Son mari conserva une partie de ses charges, mais avec découragement et fatigue. Les Mémoires de M^{me} de Rémusat s'interrompent du reste avant cette époque.

Après la chute de l'Empire, M. de Rémusat fut nommé préfet de Toulouse, puis de Lille. La correspondance entre la mère et le fils, demeuré à Paris pour ses études, est charmante de confiance, de camaraderie aimable, tant on sent leurs goûts, leur humeur pareils. M^{me} de Rémusat, qui avait toujours aimé les choses littéraires, s'amusait à composer des romans, des articles, un Essai sur l'éducation des femmes, tout cela malgré une vue très mauvaise, une santé de plus en plus chancelante. Nous avons dit comment elle fut conduite à écrire ses Mémoires, que sa mort subite, en 1821, laissa inachevés. Son mari disait d'elle « que nulle ne poussait plus loin le talent d'être vraie ». C'est un éloge à ambitionner et à mériter.

V

M^{me} de Lavalette n'a eu qu'un moment dans sa vie, mais un moment héroïque, où « cette statue animée, cette endormie » s'est brusquement réveillée. Durant tout l'Empire, elle était restée dans l'ombre, malgré son titre de nièce de l'impératrice. Son mariage avait été un joli chapitre de roman.

Son père émigré, sa mère emprisonnée, Emilie de Beauharnais s'était vue, pendant la Terreur, abandonnée à des domestiques, mise en apprentissage chez une blanchisseuse, maltraitée par ses compagnes, qui ne lui pardonnaient pas sa beauté aris-

tocratique. Le calme revenu, elle fut placée chez M^{me} Campan, avec sa cousine Hortense, et très aimée pour sa douceur et sa bonne grâce. Bonaparte se préparait à partir pour l'Égypte ; il avait alors un aide de camp fort estimé de lui, le capitaine Lavalette, fils d'un honnête marchand de Paris, ayant gagné vaillamment son grade. Lavalette n'était pas beau, petit, gros, chauve de bonne heure, mais très spirituel et d'un caractère bon et loyal. Son chef lui proposa brusquement, au cours d'une promenade, d'épouser Emilie de Beauharnais. Il objecta qu'il était sans fortune, pouvait être tué et ne tenait pas à se marier. Bonaparte lui répliqua que s'il était tué, sa veuve aurait une pension, et qu'actuellement, comme fille d'émigré, elle trouverait difficilement un mari. « Dans huit jours, la noce ; et je vous laisserai quinze jours de bon temps avant de me rejoindre à Toulon. Vous ne serez pas tué et, dans deux ans, vous la retrouverez. » C'était un mariage mené militairement.

Le soir même, M^{me} Bonaparte invitait Lavalette qu'elle appelait déjà son neveu, à les accompagner le lendemain à Saint-Germain. Grand événement que cette visite du général Bonaparte ; on avait donné congé, toutes les pensionnaires étaient aux fenêtres et, parmi ces robes blanches, Lavalette cherchait avec anxiété à deviner sa future femme, qu'il n'avait jamais vue. Il la trouva charmante, grande, gracieuse, timide. On dîna sur l'herbe. Très soucieux, il se demandait si cette jeune fille ne l'acceptait que pour obéir à une consigne, et il alla droit à l'explication nécessaire. Dans une des belles allées du parc, il put causer avec Emilie, ne lui cacha ni sa naissance ni sa situation modeste : « Je me sens disposé à vous aimer de toute mon âme, mais si cette union n'est pas de votre goût, j'obtiendrai mon changement, et vous ne serez pas tourmentée. » Elle avait les yeux baissés (ajoute Lavalette dans ses Souvenirs) ; pour toute réponse, elle sourit et me donna le bouquet qu'elle tenait à la main. Nous revînmes lentement vers la compagnie et, huit jours après, « nous allions à la municipalité. Le lendemain, un pauvre prêtre insermenté nous maria ; c'était à peu près défendu ; mais Emilie y tenait beaucoup, car elle avait une piété douce et sincère. »

Le marié partit pour l'Égypte et, pendant son absence, la jeune femme vécut à Fontainebleau, près de son vieux grand-père, qui l'adorait. Par malheur, elle fut atteinte de la petite vérole et, sans être défigurée, y perdit l'éclat et la finesse de sa beauté. Un portrait qu'elle envoya à son mari, pour le préparer à ce changement, fut perdu, le navire ayant été pris par les Anglais. Lavalette revint donc sans avoir été prévenu ; sa femme s'imaginait, bien à tort, que son affection pour elle était diminuée. Son caractère devint triste et morose, et l'excellent homme s'en désespérait.

Quand on régla les préséances de la cour impériale, M^{me} de Lavalette qui, jusque-là, marchait

toujours près de sa tante, dut céder le pas aux dames du palais. Elle versa beaucoup de larmes ; pour consoler sa petite vanité froissée, on la nomma dame d'atours, mais cette charge lui imposait de mettre de l'ordre dans les dépenses de Joséphine, tâche au-dessus de ses forces, et qui lui valut de fréquentes querelles de l'empereur. Lavalette avait passé de l'armée dans l'administration civile ; sous le Consulat, il fut successivement ambassadeur à Dresde et à Berlin, où il emmena sa femme, dont la réserve, la tenue parfaite, modifièrent avantageusement l'opinion des cours allemandes sur les Françaises du nouveau régime. La reine Louise de Prusse lui témoigna une amabilité tout exceptionnelle et flatteuse.

Le divorce éloigna M^{me} de Lavalette des Tuileries, et ce fut sans regret qu'elle suivit sa tante à la Malmaison. Son mari avait accepté, par soumission envers l'inflexible volonté impériale, la direction générale des postes, qui lui déplaisait, mais à laquelle il appliqua sa rare intelligence jusqu'à la fin de l'Empire. Sa parenté avec les Bonaparte lui interdisant toutes fonctions publiques à la Restauration, il vivait donc à l'écart, quand il apprit le débarquement de Napoléon en Provence. Tandis que ses amis attendant l'empereur aux Tuileries, avec les reines de Hollande et d'Espagne, emportées par leur enthousiasme, arrachaient les fleurs de lis du tapis de la salle du trône, pour faire reparaitre les abeilles d'or qu'elles recouvraient, M^{me} de Lavalette, épouvantée, tremblait d'indéfinissables terreurs. Presque sans qu'il l'eût voulu, les circonstances avaient déjà forcé son mari à reprendre la direction des postes ; c'était signer son arrêt de mort. Ses amis le craignaient si bien qu'après Waterloo, ils l'engagèrent à fuir, mais il refusa d'abandonner sa femme, très malade, sa jeune fille qui, la veille de sa première communion, vint se faire bénir par lui dans la prison de la Conciergerie, où il avait été conduit avec Ney, pour être bientôt condamné comme celui-ci.

Cependant, de puissantes influences agissaient en sa faveur : il avait jadis obtenu la radiation d'un grand nombre d'émigrés ; sa femme était fille d'un vieux serviteur de la monarchie ; on ne doutait pas que le roi ne voulût faire grâce. Le danger transforma cette nature timide, hésitante : quoique bien faible encore, s'évanouissant constamment, M^{me} de Lavalette allait d'un ministre à l'autre, implorant Clarke, Marmont, les anciens camarades de son mari. Elle parvint une fois jusqu'à Louis XVIII qui lui répondit évasivement ; une seconde fois, elle resta une heure assise sur l'escalier de pierre des Tuileries, espérant forcer la consigne qui interdisait de la recevoir. La duchesse d'Angoulême, près de qui on l'avait introduite par ruse, passa sans la regarder, en détournant la tête ! Ancien officier, le condamné avait demandé au moins d'être fusillé ; on maintint l'échafaud.

Alors Emilie de Lavalette revint près de son

mari qu'on lui avait permis de voir seul chaque jour, et avec une énergie, un calme étrangers jusque-là à son caractère, elle lui déroula tout un plan d'évasion conçu par elle, et réservé comme dernière ressource — « Je meurs si vous mourez », répondit-elle à ses refus ; « Dieu me soutient ; donnez-moi votre parole de m'obéir. » — Sentant ses mains brûlantes de fièvre, il promit tout ce qu'elle voulut. Dès le lendemain, car l'arrêt allait être exécuté, M^{me} de Lavalette vint le soir à la prison, en chaise à porteurs, avec sa fille et une vieille bonnè. Elle habilla son mari d'une grande robe fourrée, qu'elle avait mise par-dessus ses vêtements, et compléta ce déguisement avec son propre chapeau et son voile. Deux femmes sortirent, l'une d'elles se cachant le visage de son mouchoir, et appuyée sur l'épaule de l'enfant qui montra un singulier sang-froid. Il fallut passer sous les yeux du concierge, traverser une salle pleine de gendarmes ; sur le quai, un des porteurs de la chaise manqua à l'appel. Malgré tout, lorsque le concierge, entré dans la chambre du prisonnier et n'y trouvant que sa femme, donna l'alarme, la chaise qu'on rejoignit à quelque distance ne contenait plus que la bonne et l'enfant. Lavalette s'était glissé dehors et jeté dans un cabriolet qui le conduisit au dernier endroit où on songerait à le chercher, le ministère des affaires étrangères. En route, il avait échangé son déguisement pour un carrik anglais. — « Il faut que vous lui trouviez un asile » — avait déclaré, la veille, M^{me} de Lavalette à un de leurs amis ; l'asile s'était trouvé chez un employé du ministère, sauvé lui-même sous la Terreur, et dont la femme avait fait vœu de venir en aide à un proscrit. L'ardente confiance d'Emilie avait électrisé toutes ces âmes. Pendant vingt jours, le prisonnier entendit crier sous ses fenêtres des arrêts terribles contre lui et contre ceux qui le cachaient ; enfin trois officiers anglais l'aidèrent à sortir de France.

M^{me} de Lavalette avait été insultée, brutalisée par les gardiens, traitée avec une dureté inouïe par le procureur général, qui la garda vingt-cinq jours au secret, dans une chambre sans feu, vingt-cinq nuits d'insomnie totale ! Pendant ce temps, tout Paris la portait aux nues, et Louis XVIII ne pouvait s'empêcher de déclarer : « De nous tous, M^{me} de Lavalette est la seule à avoir fait son devoir. » — Elle sortit enfin de prison, mais le ressort de son âme éraintive s'était brisé dans cet effort d'énergie surhumaine ; elle demeura sombre, nerveuse, et se hâta de marier sa fille presque enfant, en disant : « Il est temps de la mettre à l'abri de nos malheurs. » Puis, comme si sa tâche eût été achevée, sa raison l'abandonna. Quand, au bout de six ans, Lavalette, qui avait trouvé un refuge en Bavière, près du prince Eugène, put rentrer en France, elle était dans une maison de santé. Il l'emmena à la campagne où elle parut se rétablir ; elle le reconnut, redevint douce et bonne comme jadis, mais tou-

jours triste et absorbée; il en fut ainsi jusqu'à sa mort.

VI

La maréchale Oudinot n'a fait que traverser la cour impériale à l'heure du déclin, mais si elle n'a pas connu les splendeurs de l'Empire, elle a pris sa part exceptionnelle de ses héroïsmes et de ses revers. Lorsque plus tard, dans les salons de la Restauration, on se montrait cette toute jeune femme « aux yeux de velours noirs », éblouissante de grâce et de fraîcheur, près de ce mari déjà vieilli, plus par la guerre que par les années, le Bayard de l'armée, comme disait son surnom, un mot courait : « Elle a fait la retraite de Russie ! » et les regards s'arrêtaient sur elle avec étonnement et respect.

La maréchale a, dans sa vieillesse, écrit pour ses enfants le récit de sa vie, récit plein de verve, mais fort simple, sans préoccupation du public, et qui prouve une fois de plus que le talent d'écrivain est inné chez beaucoup de femmes. Le tableau de la vie que mène au fond des provinces la noblesse appauvrie par la Révolution, a tout le charme d'un pastel pâli, ou d'une mélodie vieillotte et mélancolique au milieu de laquelle vient éclater la fanfare napoléonienne. Cela semble si loin de nous, quoiqu'il n'y ait pas cent ans, ce manoir de Champagne, qu'habite la famille de Coucy, où l'on amène la petite Eugénie qui, à deux ans et demi, a été décrétée d'arrestation, avec ses parents, et a dû solliciter (en lui tirant la barbe), sa mise en liberté, de Robespierre le jeune. Elle a dix ans maintenant, lorsqu'après la mort de son père, elle vient au château de Lentilles, où vivent réunis l'oncle l'abbé, la tante chanoinesse, les deux cadettes, vieilles filles inséparables. Déjà elle s'enflamme pour les récits de guerre et de batailles que leur fait un jeune ami de la famille et où le plus beau rôle appartient à Oudinot, son protecteur, une gloire du pays, un enfant de Bar-le-Duc. Le hasard veut que la sœur aînée d'Eugénie épouse M. de la Guérivière, receveur des finances dans cette dernière ville. La jeune fille y vient tout naturellement, et se trouve présentée chez la comtesse Oudinot première femme du maréchal, dont il avait six enfants, une fille déjà mariée.

Le nom d'Oudinot, mêlé à cent faits d'armes, constamment répété autour d'elle, avec l'épithète de *sans peur et sans reproche*, exaltait cette imagination de seize ans; elle se le représentait gigantesque, ayant une voix de tonnerre et traînant un grand sabre. Quand elle le vit enfin, ramené à son foyer par une blessure à guérir, elle fut toute surprise de le trouver encore jeune et beau, « avec quelque chose de profond et de rêveur ». Lui-même regarda danser cette gracieuse fille et demanda

sans doute qui elle était, car, trois ans plus tard, lorsque sa femme lui eut été enlevée par une courte maladie et que son deuil achevé, il voulut se remariage, il se rappela cette apparition entrevue. Ce qu'on lui dit de M^{lle} de Coucy le confirma dans son projet; il voulait une femme assez jeune pour se plier à ses idées, assez simple et sérieuse pour qu'il pût lui confier ses plus jeunes enfants. Quelques jours plus tard, le beau-frère d'Eugénie lui demandait si elle voulait épouser le maréchal Oudinot. « J'accepte ! » répondit d'un élan la jeune fille. Les quarante-quatre ans du héros de son imagination disparaissaient pour elle auprès de la gloire de porter son nom, du bonheur de vivre à ses côtés. Duchesse de Reggio ! ce nom étranger, ce titre neuf, conquis par l'épée, plaisait à cette fille de vieille race. On sent, dans son récit, cette fierté, mêlée d'une appréhension fort naturelle à échanger ainsi une vie calme et modeste pour une existence brillante, une situation officielle au-dessus de ses vingt ans (1812). Elle avait de plus, en face d'elle, la famille et les enfants de son mari, les aînés de ceux-ci plus âgés qu'elle et l'accueillant avec une certaine méfiance. Ce fut avec un tact parfait qu'elle joua son rôle difficile, au milieu des fêtes de son mariage, qui la transformaient soudain en un personnage important, quand, l'entraînant à une fenêtre, le maréchal ravi présentait sa jolie fiancée aux acclamations de la foule et de ses soldats.

Elle avait accepté, avec la fermeté qui était dans sa nature, tous les devoirs que cette union lui imposait. Pour voyage de noces, elle conduisit son mari jusqu'à Berlin, d'où il devait rejoindre la Grande Armée, emmenant avec elle la seconde de ses belles-filles, une mariée de seize ans, la générale de Lorencez, « qui en avait trente au moral ». Des croisées de l'ambassade française, elles virent, spectacle magnifique qui les transporta d'enthousiasme, défilér les quarante mille hommes du 2^e corps, du fond de cette superbe avenue de Charlottenbourg, jusqu'à la porte de Brandebourg et aux « Tilleuls », Oudinot en tête, saluant avec sa grâce chevaleresque, le roi Frédéric-Guillaume, notre allié malgré lui, qui assistait à cette entrée triomphale dans sa capitale.

Il fallut, deux mois après, que ces jeunes femmes revinssent en France, seules, désolées, mais ne présentant pas cependant les événements qui allaient suivre. La duchesse était rentrée à Bar, où elle avait pris le gouvernement de sa maison, recevant trop rarement, et parfois plusieurs ensemble, des lettres du maréchal « qui sentaient la poudre et le bivouac », minée par une fièvre d'angoisse, quand, le 17 août, Oudinot fut gravement blessé à l'épaule, au passage de la Dwina. Sa femme l'apprit par le *Moniteur*; son premier mot fut : « Je pars ».

A cette époque, aller de Bar-le-Duc à Wilna était chose plus compliquée qu'aujourd'hui pour nous un voyage en Chine ou en Australie. Elle

ne pouvait partir seule; son oncle de Coucy se dévoua à l'accompagner, dans une de ces berlines qu'on avait alors pour les grands trajets, spacieuses comme une chambre et traînées par six chevaux. Trois cents lieues jusqu'à Berlin, ce fut peu de chose. Là commençaient les difficultés : plaines de sable, fleuves à franchir sur des ponts de bateaux, forêts hantées par les loups et les malfaiteurs, postillons de mauvaise mine, auberges misérables. A Königsberg, la maréchale apprend que l'Empereur a défendu à aucune femme d'officier de franchir la Vistule, qu'il a renvoyé de Wilna celles qui s'y trouvaient. Peu lui importe la défense : elle continue sa route au travers d'un pays dévasté par la guerre, le long de chemins jonchés de squelettes de chevaux, jalonnés de villages en ruines, où, dans le sol piétiné, des croix rustiques marquent des tombes de soldats, creusées à la hâte. Enfin, un cri de joie lui échappe : du haut d'une dernière colline, elle aperçoit Wilna, les dômes et les flèches de ses trente-six monastères.

La joie de retrouver son mari presque guéri et le bras intact, quoiqu'encore inactif, le triomphe d'avoir franchi tant d'obstacles pour le rejoindre, illusionnèrent d'abord la jeune femme. Ces promenades à deux dans la triste plaine et au bord de la Wilna, par de douces matinées d'octobre, les relations avec d'aimables Lithuanienues, qu'exaltait l'espoir de voir renaitre la Pologne, et qui vendaient leurs bijoux aux Juifs pour secourir nos soldats ; les fêtes mêmes données dans cette petite ville devenue un centre militaire, tout cela lui faisait oublier la fin inévitable. Traitée à peu près en enfant, elle ignorait tout, et ce furent les derniers préparatifs qui lui révélèrent l'imminent départ de son mari. Ces adieux nouveaux la laissèrent désespérée ; cependant, elle demeurait à Wilna sous la garde de son oncle et la tutelle du duc de Bassano, incertaine de l'avenir, entendant vaguement parler, non plus de victoires, mais de retraite, à travers le silence de mort que semblait faire planer ce glacial hiver. On eût dit la grande armée ensevelie tout entière sous un linceul de neige. La maréchale était obligée de faire malgré tout bonne contenance, car elle sentait tous les yeux fixés sur elle ; la moindre défaillance eût causé une panique dans son entourage.

Le 2 décembre, une sorte de fantôme apparaît devant elle ; c'est l'aide de camp du maréchal ; Oudinot est de nouveau blessé, gravement ; son fils, lieutenant dans la garde, le ramène, l'armée n'existe plus.

C'était au funeste passage de la Bérézina qu'Oudinot avait eu le corps traversé d'une balle. Il avait failli tomber aux mains des Cosaques et, presque mourant, s'était encore défendu. Il rentra dans Wilna, épuisé par les fatigues inouïes, les soins insuffisants, la température effroyable. Le sauve-qui-peut commençait ; des convois d'agonisants, « des soldats sans chefs et des chefs sans soldats »

créaient dans la petite ville polonaise, quoique bien approvisionnée, un désordre affreux, au milieu duquel Maret perdait la tête. Le maréchal Oudinot, sur son lit de blessé, avait la fièvre de colère et de désespoir. Soudain, on apprit que l'empereur venait de passer, rentrant en France ; il n'y avait plus qu'à partir et sur-le-champ ! On coucha le maréchal dans la berline amenée par sa femme ; sur le siège, les domestiques étaient à demi gelés. L'escorte de cuirassiers, un à un, les abandonna sur cette route couverte de cadavres. Une seconde voiture suivait, contenant M. de Coucy et les aides de camp, dont un seul, encore valide, eut l'énergie de faire à cheval ce terrible voyage, servant de guide et de courrier.

Quand on lit le récit de la maréchale, il semble impossible qu'un blessé, une femme, aient pu supporter de pareilles épreuves physiques, ajoutées aux inquiétudes, aux tortures morales, passer des journées sans nourriture, car il était impossible de faire dégeler les vivres dans les misérables hangars où l'on dormait, ni près des feux de bivouacs qui, le lendemain, traçaient sur la neige de grands cercles noirs entourés de corps inanimés. La maréchale se soutenait par son inébranlable résolution de sauver son mari ; elle ne sentait que ses souffrances, ne voyait que lui et n'avait pas un instant de découragement. Elle n'a pas oublié ce pauvre pasteur lithuanien qui leur ouvrit son presbytère et leur donna, joie inespérée ! un grand plat de pommes de terre chaudes, leur premier repas réel depuis Wilna. Au départ, le brave homme, ne parlant pas français, réclama, par ses gestes et ses larmes, un ami, son beau lévrier blanc, que les soldats voulaient emmener et que le maréchal, indigné, lui fit rendre.

A Kowno, les voyageurs sont reçus chez l'intendant militaire français qui commande dans cette ville riveraine du Niémen, où viendront bientôt s'anéantir les derniers débris de la Grande-Armée, dans un dernier effort de Ney, le héros de ces désastres. Il s'empresse autour de ses hôtes, mais la maréchale, avec son tact de femme, devine la douleur qui l'écrase et l'interroge du regard. « J'ai perdu mon fils dans cette retraite, dit le malheureux, dont les sanglots éclatent, et je ne le sais que depuis deux heures. »

Quelles consolations offrir ! Le désespoir semblait tout envahir, comme cette neige qui couvrait la plaine de sa nappes épaisses et lugubres. Perdue dans cette étendue blanche, que touchent seulement quelques massifs de sapins noirs, la voiture du maréchal n'est plus suivie par la seconde calèche. On s'est égaré ; comment retrouver la route ? L'aide de camp, qui connaît le pays, guide les voyageurs jusqu'au château de la comtesse de X***, une Lithuanienne toute dévouée aux Français. Ils y arrivent à la nuit close... La châtelaine les reçoit sur le seuil, avec un visage navré. Dans cette demeure, le typhus règne ; parmi les fugitifs qu'on y a re-

cueillis, sept personnes viennent de mourir; d'autres agonisent dans l'hôpital improvisé. Cependant, le maréchal n'a pas la force d'aller au-delà; la comtesse l'installe le plus loin possible de ses malades, et le quitte aussitôt pour retourner à eux, craignant de lui communiquer la contagion qu'elle-même affronte avec un tranquille courage.

Ce fut seulement à Gumbinnen, petite ville frontalière de Prusse, que la duchesse de Reggio respira. Enfin, on trouvait des lits, de la nourriture; elle n'était pas, dit-elle, « assez cantinière pour rester insensible au charme du linge propre et du savon ». Son malade put se reposer quelques jours; mais si sa blessure allait mieux, il n'en souffrait que davantage de se sentir inutile, se révoltant contre l'idée « qu'il n'y avait plus d'armée ». Cependant, il voyait arriver un à un ses collègues, généraux, maréchaux, dans les costumes les plus étranges, les uns grelottant sous leurs uniformes dorés « un bonnet de coton enfoncé jusqu'aux épaules », d'autres fourrés comme des ours. Un jeune sous-intendant, « tout brodé, tout pimpant », apporte à la maréchale une énorme miché de pain, précieux présent, offert et accepté avec autant de bonne grâce, mais plus en situation qu'un bouquet. Du reste, les misères touchaient à leur fin; dans ce pays, occupé par nos troupes, le seul péril venait désormais de la température rigoureuse; la voiture faillit être engloutie en traversant l'Oder sur les glaces. Délivrée de ses angoisses, la maréchale put constater, en riant aux larmes (il faut songer à ses vingt ans), que leurs vêtements tombaient en lambeaux et qu'ils avaient tous l'air de brigands.

Ce fut ainsi, au bout de quatre mois d'absence, qu'elle ramena, triomphante, à Bar, ce mari que ses soins et sa tendresse avaient certainement sauvé. Mais elle paya son courage par une cruelle maladie, qui l'obligea à venir se faire traiter à Paris. Lorsqu'elle eut repris un peu de forces, il fallut songer à sa présentation. L'idée de voir l'empereur lui faisait perdre la tête. Pour cette grande affaire, M^{me} Maret lui servit de chaperon. Toutes deux furent introduites dans le cabinet de Napoléon qui les salua successivement d'un « Bonjour, madame la duchesse ! » et d'un signe de tête. Puis il ajouta, avec un sourire qui éclaira son visage : « Vous êtes une vieille mariée, madame... Je sais, vous avez fait un long voyage, vous avez eu bien froid ». — Ce fut à peu près tout et la seule fois

qu'elle vit Napoléon; elle en garda un souvenir ineffaçable. L'impératrice Marie-Louise la reçut avec une politesse banale; la duchesse de Montebello lui parut excédée. Joséphine, chez qui son mari la mena, fut, au contraire, bienveillante et bonne; elle lui montra ses serres et lui offrit des fleurs de la Malmaison.

La maréchale devait largement payer sa dette de femme de soldat, et Napoléon, qui se connaissait en caractères, garda le souvenir de cette jeune physionomie sur laquelle il avait lu la fermeté et la vaillance, car, pendant la campagne d'Allemagne, il parla d'elle à son mari, et proposa de lui donner une place à sa cour. Mais ce n'était pas à la cour impériale que devait figurer la duchesse de Reggio. A l'heure où l'on se battait à Dresde et à Leipzig, elle priait et attendait, dans son château de Jean d'Heurs, ne soupçonnant pas qu'épuisé par cette lutte surhumaine, son mari lui revenait, mourant cette fois du typhus. Une seconde fois, elle le disputa à la mort, et eut la joie de le sauver.

L'espace nous manque pour suivre la maréchale à travers les émotions de la campagne de France, durant laquelle Oudinot défendit pied à pied le sol de la patrie. L'abdication signée, uniquement guidé par son devoir et l'amour de son pays, il se rallia sans effort aux Bourbons, et fut ministre d'Etat. Les Cent jours le trouvèrent à Metz, commandant la vieille garde, et il ne put empêcher l'élan qui reporta celle-ci vers son empereur. Du moins, ne voulant trahir aucun de ses serments, se condamna-t-il à une inaction douloureuse, dont il ne sortit qu'après la seconde Restauration. Il faut lire dans les intéressants *Souvenirs de la Maréchale* toute cette autre partie de sa vie, que les limites de notre sujet nous interdisent d'aborder. La dame d'honneur de la duchesse de Berry ne nous appartient pas, et pas davantage la vieillesse vénérée de celle en qui les pauvres de Bar pleurèrent « leur bonne duchesse ». Cette vraie femme de héros, si noble et si touchante dans son enthousiasme, son dévouement conjugal, réunit, par sa naissance et son mariage, les deux éléments dont se composait la société que nous avons cherché à esquisser, et il nous a semblé ne pouvoir mieux terminer qu'avec elle, cette étude forcément trop rapide des *Grandes dames de l'Empire*.

A. CHEVALIER.



CONSEIL



Il y a un vieux proverbe, que vous connaissez toutes, qui caractérise énergiquement le choix des relations : « Dis-moi qui tu hautes, et je te dirai qui tu es. »

Les proverbes sont, dit-on, la sagesse des nations exprimée en aphorismes. Celui-ci a beaucoup de vrai. Cependant, il n'est pas toujours absolument exact qu'on soit semblable à ceux que l'on voit souvent. Mais on leur de-

vient pareil, à la longue et, en tout cas, l'on passe pour leur ressembler.

Le choix des intimités a donc pour vous, mesdemoiselles, une importance très sérieuse, si vous vous laissez entraîner à voir souvent des jeunes filles peu sérieuses, mondaines, futiles, lancées, votre réputation s'en ressentira. Le monde n'est point indulgent ni loyal non plus. Il fête les jeunes filles futiles et lancées, il s'amuse de ce genre dit fin de siècle, puis il le critique et le condamne en dessous, et l'on ne saurait compter le nombre de destinées que son jugement et sa sévérité ont entravées, la quantité de jeunes filles que ses critiques ont empêchées de trouver un mari.

Si l'on vous voit souvent avec ces jeunes filles, on vous confondra avec elles. Vous vous plaisez ensemble, donc vous êtes pareilles; vous avez mêmes goûts, même frivolité, même coquetterie; cela seul vous classe dans un groupe, et

vous subissez le contre-coup de tout ce que l'on dit de ce groupe. Et si vous saviez de quelle rigueur on use envers de pauvres enfants qui n'ont d'autre tort, au fond, qu'un peu de légèreté et un peu trop d'amour du plaisir.

Ces intimités ont encore un autre inconvénient plus grave. Elles exercent fatalement une mauvaise influence. Il est impossible que le goût des choses sérieuses ne se perde pas dans la société habituelle de personnes qui n'ont que des habitudes futiles; il est également impossible de conserver la réserve et l'absolue distinction des manières dans un milieu évaporé. Vous n'êtes point à l'âge où le caractère très formé, les idées très arrêtées peuvent traverser impunément les courants malsains. Par degrés, sans vous en apercevoir, vous glisserez sur une pente fâcheuse.

Quel profit pourriez-vous, d'ailleurs, retirer de ces fréquentations? Un peu d'amusement. Mais n'en trouve-t-on pas dans un milieu plus comme il faut, plus réservé? Et en admettant que les jeunes filles très bien élevées soient moins distrayantes, ce que je nie, on peut s'améliorer, se perfectionner avec elles, et garder cette dignité à laquelle, dans l'extrême jeunesse, on n'attache pas assez d'importance.

Je ne prétends pas vous conseiller de rompre avec les jeunes filles de votre cercle qui sont trop évaporées et trop lancées. Mais je voudrais, dans votre intérêt, que vous n'eussiez pas avec elles d'intimité, qu'on ne vous vit pas sans cesse avec elles, et que surtout vous vous gardiez de les imiter soit par faiblesse, soit par genre. Ne leur ressembleriez-vous pas, vous le feriez croire, et l'on vous engloberait avec elles dans des critiques plus sérieuses que vous ne le pensez.

M. MARYAN.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

INVENTION DU BILLET DE BANQUE

L'invention du billet de banque serait, paraît-il, due aux Chinois.

En l'an 807 de notre ère, à l'occasion d'une grande disette, l'empereur Hian-Tsoung ordonna à tous les marchands, négociants et personnes riches, de verser tout leur argent au Trésor; en échange, il leur était délivré des billets appelés *fy tshion*, ou monnaie volante. La disette passée, on leur remboursa leur or en reprenant les billets dont l'usage fut conservé.

Mon Cousin Guy

(SUITE)

9 décembre.



Je sais maintenant pour-
quoi il n'est pas question
de mon retour à Douar-
nenez... C'est pour une
raison qui m'a jeté au
cœur un grand frisson
d'inquiétude... Tantôt,
comme je parlais juste-
ment de ce retour, je ne
sais à quel propos, ma
tante m'a demandé :

— Est-ce que tu t'en-
nuies déjà avec nous ?

J'ai répondu un : « Oh !
non ! » bien sincère.

— Alors, tu veux bien
nous rester encore, pas-
ser l'hiver avec nous ?

— Mais papa !... Je ne
puis le laisser seul si
longtemps... Oh ! pour-
quoi n'est-il pas ici !...

Ma tante n'a pas ré-
pondu tout de suite. On
aurait dit qu'elle réflé-
chissait. Enfin, elle a

repris : — Tu as eu une lettre de lui ce matin.
Est-ce qu'il te réclamait ?

— Non, il me dit au contraire que je ne me tour-
mente pas à son sujet, car il supporte très bien
notre séparation, étant très occupé par beaucoup de
malades à visiter.

— C'est ce qu'il m'écrit... Il y a en ce moment
quelques mauvaises fièvres parmi les pêcheurs,
une sorte d'épidémie. Aussi désire-t-il que tu ne
reviennes pas tout de suite à Douarnenez.

J'ai senti que je devenais toute blanche.

— Oh ! ma tante, s'il allait gagner ces fièvres !
Comment peut-il croire que je resterai tranquille-
ment ici à l'abri du mal, le sachant exposé ? Et cela
quand M^{re} Morvan et Blanche sont auprès de
lui !

— Elles sont à Châteaulin... Il les a sans doute
fait partir par prudence.

J'ai murmuré un : « Mon Dieu ! » où était toute
mon inquiétude ; les sanglots me montaient à la
gorge. Ma tante s'en est aperçue ! elle m'a attirée

sur ses genoux et s'est mise à me rassurer bien
tendrement, me donnant tant de bonnes raisons
pour calmer mon tourment, que j'ai fini par me
tranquilliser un peu... Guy, à son tour, en venant
le soir, a achevé de mettre un peu de baume sur
mon anxiété en m'affirmant que l'épidémie de
Douarnenez n'était pas bien grave, et comme ja-
mais il ne m'a trompée, je l'ai cru.

Quelle chose délicieuse d'avoir ainsi un grand
ami qui vous comprend toujours, est toujours
prêt à vous écouter ! Quelquefois, il me prend des
peurs subites de l'ennuyer en bavardant de la
sorte. Mais, bien vite, il exige que je continue,
me rappelant que, le soir de mon arrivée, je lui ai
promis de le prendre pour confident et qu'il n'a
pas démerité... Alors, je repars de plus belle, je
lui dis pêle-mêle toutes mes idées sur Paris et les
gens que je vois, sans me troubler maintenant
quand apparaît dans ses yeux cette flamme qui, à
Douarnenez, me faisait croire qu'il se moquait
de moi. Quand je trouve, d'ailleurs, qu'il a trop
l'air de se croire au spectacle en m'écoutant,
je me fâche, — pas pour de bon !... Nous nous
disputons un brin ; et puis nous signons la paix...
Par bonheur pour moi ! Car c'est à lui que je
recours dans mes embarras sur ce que je dois
faire, quand j'ai peur de commettre une de ces
sottises qui agissent sur les sourcils de Madeleine,
désolée de me voir si mal profiter de ses leçons
sur les usages du monde. Lui ne me gronde
jamais ; et, dès que je tourne les yeux de son
côté avec « ma mine de prière », comme il dit, il
vient tout de suite à mon secours. Il me demande
simplement : « Qu'y a-t-il ? » Je lui explique mon
affaire et tout s'arrange très bien... Les fins sour-
cils de Madeleine n'ont aucune évolution à accom-
plir...

Certes, je m'amuse beaucoup dans le monde,
mais les meilleures soirées encore sont celles que
nous passons, par-ci par-là, à la maison, à faire
de la musique, Guy et moi. Il l'aime autant que
moi et il en fait d'excellente, bien qu'il traite
dédaigneusement son talent d'amateur. Mais Ma-
deleine, qui s'y connaît, m'a dit qu'il jouait du
violon en artiste et qu'il avait une vraie nature de
musicien. Quand nous sommes tous les deux
au piano, moi chantant, lui m'accompagnant, les
minutes peuvent s'écouler comme elles veulent, je
ne me doute pas de leur durée, pas plus que
de l'existence de Madeleine, qui brode, patiente

comme Pénélope elle-même, à la lumière de la lampe. Non seulement je dis tous mes chants bretons, mais encore certains autres que j'ai appris depuis que je suis ici, surtout l'*Anneau d'argent*, que Guy et moi, nous aimons autant l'un que l'autre. Lui ne chante pas, ou du moins il prétend chanter trop mal pour se faire écouter. Je ne le crois qu'à moitié; il disait être un piètre exécutant et, quand il joue, il semble que le piano devienne une personne vivante qui s'émue, chante, se réjouit, ou pleure et sanglote même... Alors, pendant que j'écoute, fermant les yeux pour que cette harmonie reste bien en moi, tout mon Douarnenez m'apparaît dans le petit coin de mon cœur, où vit ce que j'aime le plus. Et c'est délicieux, un peu triste aussi, parce qu'alors je sens bien plus notre séparation, père...

15 décembre.

Décidément, je n'aime pas les messes de Paris, celle du moins où nous allons... J'ai beau faire de mon mieux pour avoir toujours les yeux sur mon livre ou vers l'autel, je n'arrive pas à les empêcher d'envoyer des regards de tous les côtés, — Guy prétend que je vais les user à Paris! — et ensuite, j'ai une masse de remords!

Nous assistons toujours à la messe d'onze heures. Avant le mariage, Pierre venait régulièrement nous y rejoindre; Guy vient aussi. Mais je ne sais trop quand il y arrive, puisqu'il ne se met pas près de nous.

Je suppose que Pierre faisait des quantités de prières pour sa Charlotte... Mais lui, mon cousin Guy, à quoi pense-t-il?

Je crains qu'il ne soit pas pieux du tout. Ma tante l'avait bien déclaré au Pardon de Kergoat. Sauf qu'il ne sourit ni ne cause, il a, dans l'église, tout à fait son air de salon; et comme presque tous les messieurs que je vois à cette messe, il n'a pas de livre. Tous, ils paraissent être là simplement pour escorter les dames très élégantes qui viennent, pomponnées, frisées, habillées autant que pour faire des visites. Ils se tiennent très correctement, ils s'assoient, ils se lèvent quand il le faut... Et cependant!...

Je repensais à cela ce matin à la sortie de la messe, après avoir fait une foule de saluts: tout le monde se connaît à cette messe! Nous remonions à pied la rue de Courcelles, Guy et moi en avant, car nous trottons beaucoup plus vite que ma tante et Madeleine. J'étais plongée dans mes réflexions; lui s'en est aperçu, et m'a dit:

— Comme vous êtes silencieuse, petite Arlette. Qu'avez-vous donc?

Avant d'avoir pu me reconnaître, je m'étais écriée déjà:

— Guy, pourquoi venez-vous à la messe?

— Pourquoi j'y vais? Comment, c'est une bonne

chrétienne comme vous qui me demande pareille chose?

— Alors, vous n'y venez pas seulement pour nous retrouver? Ah! tant mieux?

— Décidément, petite Arlette, vous avez une triste opinion de mes sentiments religieux. Déjà, à Kergoat, vous me l'avez montré. Savez-vous que je suis peu flatté de me voir si sévèrement jugé?... Et pourquoi? Puis-je vous le demander?

Je lui ai dit toutes les idées qui trottaient dans mon cerveau à ce sujet. Il m'écoutait sans répondre, mais très attentif, n'ayant pas du tout l'air moqueur; je l'ai seulement entendu murmurer, en mordant sa moustache:

— Qui aurait imaginé tant de perspicacité dans un cerveau de fillette!

Puis, toujours sans se moquer, je suis sûre, avec ce sourire que j'aime bien lui voir, il a fini tout haut:

— Eh bien, Arlette, puisque vous jugez que j'aurais fortement besoin de me convertir, faites moi, de temps en temps, la charité d'un bout de prière et, grâce à vous, je deviendrai peut-être un peu moins mécréant. Est-ce trop demander?

— Oh! non! ai-je fait avec tant d'ardeur qu'il s'est mis à rire franchement cette fois.

— Ne croirait-on pas entendre Monique et Augustin! Aussi, grâce à vous, petite Arlette, me voilà peut-être en passe de devenir un saint.

— Oh! Guy, ne devenez pas un saint tout de suite. Les saints ne dansent pas et, dans le monde, j'aime mieux danser avec vous qu'avec n'importe quel autre!

— Soyez tranquille, jeune personne frivole, l'heure de ma conversion absolue n'est, sans doute, pas encore sonnée.

Là-dessus, nous nous sommes dit adieu. Nous étions malheureusement arrivés... Guy nous quittait pour toute l'après-midi, car il allait à son cher concert du Conservatoire.

16 décembre.

Eh bien, nous aussi nous y sommes allées, au Conservatoire, et j'y ai passé l'une de ces après-midi qu'on n'oublie pas! Après le déjeuner, ma tante ayant à écrire à Charlotte, qui est toujours à Florence, dans le bleu, avec son Pierre, nous a offert, à Madeleine et à moi, d'assister à ce bienheureux concert sous la très respectable protection de miss Ashton. Et sur le coup de deux heures, nous avons surgi à nos places, au grand étonnement de Guy. Madeleine s'est comportée comme un amour. Elle m'a fait asseoir près de lui pour que je pusse, à mon aise, lui confier mes impressions musicales, a-t-elle déclaré. Et je n'y ai pas manqué...

Une chose m'a étonnée de lui tout d'abord, c'est qu'il suivait sur la musique le *Concerto* de Grieg,

joué par l'orchestre. Au lieu d'écouter seulement!... Cela m'aurait gâté mon plaisir, à moi, de penser même que ces sons délicieux jaillissaient de tous ces petits signes noirs... Je le lui ai dit. Il a ri un peu et m'a répliqué :

— Que vous êtes donc faite pour avoir des ailes, Arlette!

Mais il n'a pas ouvert sa partition quand est venu le tour de l'opéra de Wagner; et je ne m'en étonne pas... La chanteuse avait une voix tellement belle, que l'on ne pouvait songer à rien d'autre qu'à l'écouter avec tout son être...

Quand l'orchestre et le chant se sont tus, c'a été dans la salle une véritable explosion d'enthousiasme; fait très rare, paraît-il, au Conservatoire, où ne viennent que les personnes qui savent admirer *en dedans*. Moi, je ne songeais pas à applaudir, tant j'étais peu revenue encore du monde délicieux où cette musique m'avait transportée. J'ai seulement murmuré, le cœur battant d'émotion :

— Oh! Guy, que c'était beau!

Il m'a fait : « oui! »; et j'ai vu dans ses yeux qu'il sentait comme moi. Alors j'ai ajouté, remplie d'humilité :

— Comment pouvez-vous me demander de chanter, vous qui êtes habitué à entendre des artistes comme celle-là? Maintenant, je vois bien que je n'ai plus qu'à me taire.

Mais il m'a tout de suite arrêtée :

— Ne dites pas de mal de votre chant, Arlette. Lui aussi a une âme, et c'est pourquoi j'éprouve à l'écouter la même jouissance qu'à entendre celui de cette cantatrice.

Mes joues sont devenues rouges de plaisir, car Guy parlait très simplement, sans vouloir me faire de compliment. Alors, je n'ai plus autant envié la chanteuse.

Cette après-midi a passé mille fois trop vite. Quand Madeleine m'a dit : « Eh bien, Arlette, c'est fini; viens-tu? », je n'ai pu retenir un : « Déjà » qui n'exprimait pas assez tout mon regret.

Dans le vestibule, une foule de personnes sortaient, se saluaient, se souriaient, se répandaient en exclamations sur l'excellence du concert, que je n'avais pas été seule à trouver superbe... Tout à coup, j'ai aperçu Jeanne d'Estève qui causait, près de sa mère, — par extraordinaire, — et avec des messieurs, naturellement! J'ai eu au cœur une petite secousse, à cette idée : « Guy va nous quitter pour elle! »

Justement, Madeleine remarquait tout haut sa présence.

Et à ma grande surprise, moins grande que mon plaisir, Guy a répliqué sans cérémonie :

— Partons avant qu'elle nous voie. Je crains ses réflexions sur le concert d'aujourd'hui.

— Pourquoi? ai-je fait étonnée.

— C'est une profane en musique... Et j'ai aussi peur des appréciations fausses que des notes discordantes.

— Si elle n'aime pas la musique, pourquoi vient-elle au Conservatoire?

— Bah! que ne font pas les femmes, par chic!

Guy plaisantait, bien sûr, car autrement il n'aurait pas parlé de la belle Jeanne avec cette désinvolture. Mais une chose certaine, c'est qu'il n'est pas allé auprès d'elle; il est resté avec nous. J'aurais bien aimé revenir à pied à ses côtés, comme le jour de notre promenade à Notre-Dame; mais avec Madeleine, il n'y fallait pas songer, et j'ai dû me contenter d'être mise en voiture par lui.

23 décembre.

Il faut vraiment que je l'écrive en toutes lettres pour le croire! Nous nous sommes fâchés pour de bon, Guy et moi... et parce que je voulais mettre en pratique une sage résolution! Aussi, maintenant, je me méfierai ferme des bons conseils et des sages résolutions...

Madeline qui, bien que très savante, a toujours la passion des cours, allait aujourd'hui écouter une espèce de conférence sur « le rôle de la femme à notre époque », et elle m'avait emmenée, à mon instant prière, tout en disant que je m'y ennuierais, — ce qui était un pur jugement téméraire. J'étais, au contraire, pénétrée de la gravité de notre mission, à nous autres femmes, du moins d'après ce qu'en disait le professeur, un grand blond aux yeux chercheurs derrière son pince-nez, qui tirait une abondance incroyable d'idées de son cerveau. Il me faisait penser à ces prestidigitateurs qui, d'un simple foulard, font sortir une profusion de fleurs, de pièces d'argent, etc... Bref, cet homme étonnant a terminé son discours par une très belle phrase pour nous exhorter à développer notre esprit par de nombreuses et sérieuses lectures... Si je me doutais que cette phrase serait cause de mes malheurs!...

Je rentre tout animée de bonnes résolutions et, comme justement avant le dîner je me trouvais seule dans le petit salon, j'avise sur la table un livre tout neuf, — un livre de grande personne! — Je pense aussitôt à la recommandation du professeur et me dit : « C'est le moment ou jamais de cultiver mon esprit! » Vite, je m'installe près de la lampe et j'ouvre le livre. Mais je n'en avais pas lu une demi-page, pas claire, d'ailleurs! — qu'une voix me fait sauter le nez en l'air. Guy était devant moi :

— Comment, toute seule, Arlette! Qu'est-ce que vous faites là?

— Mais je lis!

— Quoi donc?

Je lui tends le volume. Il y jette un coup d'œil... Mais voilà sa figure qui change : elle devient tout à fait fâchée; et, au lieu de me rendre le livre, il le jette à l'autre bout du salon, me disant d'une voix que je ne lui connaissais pas :

— Qui vous a permis de toucher à ce roman ?

— Personne. Il est là sur la table... Je l'ai pris. Du même ton, presque dur, il continue :

— Pourquoi prenez-vous ainsi les livres qui ne sont pas à vous ?

J'ai bondi. Son accent tout ensemble m'intriguait et me fâchait.

— Vous pouvez être sûr que je ne l'aurais pas gardé, votre livre ! Je suis honnête !

— Je n'en doute pas. Je dis seulement qu'il y a des bornes à la curiosité et que vous venez de franchir ces bornes. Ce n'est pas consciencieux d'ouvrir ainsi des livres sans permission.

Il me parlait d'un ton si sévère, qu'un petit brouillard de larmes est monté à mes yeux. Etre grondée quand je n'avais rien fait de mal, c'était trop fort ! Et grondée par Guy ! Aussi, très fâchée à mon tour, je me suis écriée :

— Ce n'est pas par curiosité que j'ai ouvert ce livre dont je ne savais pas même le titre, il y a une demi-heure, c'est pour obéir au professeur de Madeleine.

— Au professeur ?...

— Oui... Il nous a recommandé de lire beaucoup pour développer notre esprit... C'est ce que j'allais faire, pensant que les livres de ma tante étaient sérieux, naturellement... Et je ne me doutais pas que j'y gagnerais d'être secouée comme par M^{me} Morvan !

Ma voix tremblait, et les sanglots me montaient vite, vite à la gorge. Je me suis détournée brusquement pour le cacher à Guy, mais c'était trop tard, et mes deux mains se sont trouvées emprisonnées dans les siennes. Il n'était plus irrité, un peu inquiet, au contraire.

— Arlette, vraiment, vous ai-je fait tant de peine ?

Mais je lui en voulais encore et j'ai dégagé mes mains :

— Laissez-moi... Vous avez été injuste ! Maintenant que vous vous êtes renseigné, rendez-moi mon livre.

— C'est impossible, Arlette : ce roman n'a pas été écrit pour des jeunes filles et ne doit pas être dans vos mains.

Je commençais à comprendre.

— Parce qu'il n'est pas convenable, n'est-ce pas ?.. Toujours la même histoire... Votre Paris est décidément rempli de choses peu convenables : des pièces, des livres, etc... Jamais, à Douarnenez, je n'aurais imaginé qu'il y en eût tant !... Mais je regrette de toutes mes forces que vous soyez arrivé avant que j'aie pu voir un peu dans votre livre ce qu'étaient ces fameuses choses qui amusent tant les grandes personnes !

— Où prenez-vous qu'elles les amusent ?

— Je le remarque bien à leur mine... Et c'est exaspérant de ne pouvoir jamais comprendre certains de leurs sourires, de leurs regards, de leurs réflexions !

Je parlais tout droit devant moi, mais avec l'impression sourde que je disais des sottises. Guy m'examinait, debout devant la cheminée, les sourcils froncés, tordant sa moustache.

— Ah ! ça, me direz-vous quelle rage vous prend ?...

— Ce n'est pas une rage. Je ne suis pas enragée ! Je veux seulement m'instruire pour n'être plus d'une ignorance qui fait rire !

— Est-ce que vous n'auriez pas aussi envie de connaître l'histoire de tous les crimes qui se commettent sur la terre, la liste de toutes les maladies, de toutes les misères qui affligent la pauvre humanité ?

— Je n'en ai pas envie du tout... Pourquoi m'en parlez-vous ?

— Parce que vous paraissez griller du désir d'apprendre des vérités peu réjouissantes. Vous et vos sœurs en curiosité, vous êtes de petits monstres d'ingratitude. On s'efforce de vous dissimuler les plus tristes côtés du monde, afin qu'il ne vous semble pas une caverne de voleurs. Et au lieu d'en être reconnaissantes, vous n'avez pas de plus cher désir que de rendre inutiles les bonnes intentions dont on est animé à votre égard !

— Je ne demande pas à tout savoir, ai-je fait, un peu confuse et envahie par le remords de mes paroles.

— C'est encore heureux !

— ... Mais je voudrais être renseignée autant que les jeunes filles de Paris... Croyez-vous que je ne m'aperçoive pas qu'elles rient toutes de ma naïveté, que je ne voie pas que M^{lle} d'Estève se moque de moi du haut de sa science !

— Eh bien, tant pis pour elle et pour celles qui lui ressemblent ! Je vous le dis en toute sincérité, Arlette ; vous n'avez pas à envier l'opinion que nous autres hommes avons d'elles...

— Oh ! Guy, est-ce que cette opinion est mauvaise ?

— Ce n'est pas du moins, je suppose, celle qu'elles ont l'intention de nous inspirer. Et je vous jure que ce n'est pas surtout celle que nous aimerions avoir de nos sœurs. Restez vous-même, Arlette. Vous perdriez trop au change à ressembler aux autres...

Il a souri un peu et a fini :

— Ne vous transformez pas, sans quoi votre père ne reconnaîtrait plus sa petite fleur bretonne quand il la reverra, et il nous en voudrait justement.

— Vrai, Guy, bien vrai, vous ne désirez pas que je devienne comme les jeunes filles de Paris, comme M^{lle} d'Estève ?...

— Moi, je n'ai qu'un désir, c'est que vous restiez le plus tard possible la petite Arlette qui courait en montant les sentiers de falaise, qui nous est arrivée un soir de sa Bretagne, toute gelée, toute curieuse, toute effarouchée, et qui a bien voulu me permettre de devenir son grand ami...

Il s'est arrêté un peu. Il avait l'air de réfléchir ; puis il m'a dit avec un bon sourire :

— Ne voulez-vous pas maintenant que nous fassions la paix ? Me refuserez-vous encore la main ?

Pour toute réponse, pleine de remords, je lui ai tendu mes deux mains et j'ai murmuré, ayant un peu peur de sa réponse :

— Guy, j'ai été mauvaise, mais je vous promets que je ne serai plus curieuse...

— Chose entendue... Pour votre bien, petite Arlette, j'accepte la promesse...

Et ainsi l'orage a fini de se dissiper... Heureusement !

1^{er} janvier 189 .

Est-il possible, père, que j'aie pu commencer l'année loin de vous, sans vous répéter tout ce que je souhaite pour vous, sans recevoir les baisers qui disent à votre petite que vous l'aimez autant qu'elle vous aime, c'est-à-dire avec tout ce qu'elle a de meilleur dans le cœur. Oh ! pourquoi n'êtes-vous pas ici ! Vous auprès d'elle, et puis Yves, Corentin, M^{me} Catherine, le capitaine, elle n'aurait plus rien à souhaiter !...

Notre séparation a été ma première pensée ce matin, et je me suis sentie tout de suite affreusement triste ! Je vous voyais seul là-bas dans notre maison, songeant à votre Arlette, qui doit vous manquer un peu, quoique vous la reteniez impitoyablement loin de vous... Alors, tout bas, je me suis mise à vous murmurer les tendresses dont j'ai le cœur plein pour vous, tout comme si vous m'entendiez... Et j'avais un si ardent désir que vous sentiez combien, par la pensée, j'étais près de vous, que je me figurais follement que ce désir s'en allait jusqu'à vous et vous était bon à recevoir. Moi, j'ai relu tant de fois votre lettre, arrivée ce matin, que le papier en est presque déchiré.

Tous m'ont gâtée ici ! Non seulement ma tante, Charlotte, Madeleine, mais Guy encore, qui m'a envoyé les mêmes étrennes qu'à Madeleine ; plus, des fleurs et des bonbons. Je l'ai remercié avec effusion ; mais je ne pouvais pas être gâtée comme à l'ordinaire. Toute ma pensée était à Douarnenez... Et puis, voir ma tante et Charlotte, de retour de l'avant-veille, si contentes l'une près de l'autre, cela me faisait trop envie !... J'étais tellement hors de Paris que je n'ai pas été surprise quand Guy m'a dit, de cette voix très douce qu'il a lorsqu'il parle un peu bas :

— Petite Arlette, vous êtes en Bretagne, n'est-ce pas ?

— Oui ! oh ! Guy... pourquoi n'y suis-je pas tout de bon ! Puisque M^{me} Morvan et Blanche sont toujours à Châteaulin, père doit se trouver bien seul... A cause de cette malheureuse épidémie, il n'aura pas permis aux garçons de rester auprès de

lui à Douarnenez ! Et ce jour de l'an sera si triste pour lui !

— Eh bien, savez-vous ce qu'il faut faire ? Lui envoyer un mot de souvenir !...

— Comment cela ?

— Mais par une dépêche. Je suis sûr que cela lui fera beaucoup de plaisir !

J'ai sauté sur cette pensée... Et Guy a ajouté :

— Griffonnez votre dépêche. Je la ferai partir tout à l'heure à la sortie de la messe.

— Est-ce que vous y venez avec nous ?

Il s'est mis à rire.

— En ce premier jour de l'année, que ne fait pas un homme pénétré de la gravité de la vie !

En l'honneur du nouvel an, peut-être aussi, il est allé lui-même porter mon télégramme. Aussi, quelle prière j'ai faite pour lui à la messe pendant qu'il était à côté de moi, finissant notre rang ! Je lui ai dit à la sortie, parce que je ne savais comment le remercier d'avoir eu cette idée de dépêche. Ses yeux ont pris cette expression singulière que j'aime sans pouvoir la comprendre ; mais il m'a dit de son accent habituel de badinage :

— Vous êtes la meilleure petite amie qu'on puisse rêver, Arlette !

9 janvier.

Une chose m'étonne encore beaucoup depuis que je suis ici ! C'est de voir combien, à Paris, il y a d'hommes qui ne font rien, c'est-à-dire qui ont l'air de n'avoir pas d'autres occupations que de faire des visites, d'aller aux Courses, au Bois, etc. Jamais ils ne paraissent travailler. Et Guy, malheureusement, me semble de ceux-là. Alors, je ne m'y reconnais plus. Tant de fois, j'ai entendu papa répéter à Yves et à Corentin que c'est un devoir rigoureux pour un homme de travailler ; que ceux qui ne remplissent pas ce devoir sont des êtres méprisables et jugés ainsi par tous les gens de cœur... Certes, papa leur a donné l'exemple, à Yves et à Corentin ! Toujours il est occupé, tellement que j'ai à peine le temps de le voir. Lui sait s'oublier pour les autres, consacrer tout son temps à n'importe quel misérable qui l'appelle, sans prendre garde aux grogneries de M^{me} Morvan, prête à répéter qu'il devrait choisir ses malades et trouvant inepte de soigner des gens qui ne payent jamais...

Est-il possible que Guy vive pour son seul plaisir, qu'il soit du nombre de ces inutiles que papa juge si dédaigneusement ? Pour me rassurer, je me dis que, peut-être, il a des occupations que je ne connais pas, moi petite fille ignorante... Je pourrais interroger Madeleine pour me tranquilliser, mais je n'ose pas. Elle trouverait sans doute ma question ridicule, et y répondrait avec un de ces petits sourires qui me donnent envie de rentrer sous terre.

Quand quelque chose me préoccupe, je ne sais pas le dissimuler, surtout à Guy. Cette fois, j'aurais bien voulu qu'il ne pût lire aussi vite en moi, mais il l'a fait comme d'habitude, et maintenant je ne le regrette pas !

Il dînait justement à la maison, pour accompagner ma tante au théâtre. Madeleine et moi, nous restions au logis parce que, bien entendu, la pièce n'était pas pour les jeunes filles. Ma tante était allée finir de s'habiller ; Madeleine cherchait dans sa chambre des soies pour son éternel ouvrage ; moi, je m'étais assise dans un coin de la cheminée ; et, tout en regardant le feu, je pensais...

Guy, ayant fini de fumer, est venu à moi, il m'a regardée une seconde, puis m'a demandé :

— A quoi songiez-vous avec une mine si grave, quand je suis entré, Arlette ?

La lampe était derrière nous, assez loin. Je voyais à peine le visage de Guy, seulement sa grande taille dessinée par son habit, où un œillet faisait une tache rose à la boutonnière... Et, sans que je sache comment, la question qui me trottait si fort dans la tête s'est échappée de mes lèvres :

— Guy, quand donc travaillez-vous ?

Il m'a regardée, étonné :

— Quand je travaille à quoi ?

— Je veux dire : quand donc faites-vous des choses qui ne servent pas seulement à votre plaisir ?

Je n'avais pas fini ma phrase que j'aurais voulu la rattraper. Heureusement, Guy n'a pas eu l'air mécontent. Ses yeux seulement ont cherché les miens, comme s'il voulait ainsi pénétrer dans ma pensée même.

— Pourquoi me faites-vous cette question, Arlette ?

— Oh ! Guy, est-ce qu'elle vous contrarie ? J'en serais si désolée !... Mais je ne peux rien vous cacher.

— Parce que vous êtes une bonne amie, bien sincère, bien fidèle.

Il m'a dit cela très doucement, avec la même expression dans les yeux, et j'en ai eu chaud au cœur, de plaisir.

Puis il a continué :

— Vous ne m'avez pas répondu, Arlette ; vous paraissiez désirer que je travaille. Pourquoi ?

— Parce qu'il me semblait que tous les hommes devaient travailler. J'ai tant de fois entendu papa le répéter à mes frères et leur montrer l'exemple !... Mais peut-être à Paris, n'est-ce pas ainsi qu'à Douarnenez...

Le visage de Guy était sérieux comme je ne l'avais jamais vu.

— A Paris, de même qu'à Douarnenez, il y a des hommes qui emploient utilement leurs heures pour le profit et le bien des autres qui ne les consacrent pas toutes à leurs... distractions. Il y en a d'autres aussi qui font le contraire, et vous

pensez que j'appartiens à la catégorie de ces derniers ?

— Oh ! Guy, j'espère que non !...

— Vous espérez... Vous êtes dure, enfant. Qu'est-ce que vous voudriez donc faire de moi ?

— Je ne sais pas... Je suis trop ignorante pour démêler ce que doivent faire d'utile les jeunes gens comme vous...

— Ma pauvre petite, ils ont autant de peine que vous à le découvrir, croyez-le... Que pourrais-je bien être, moi, par exemple ?... Je vous assure que plus je vais et plus il y a de jours où je me le demande... En attendant, je tâche de gaspiller mon temps le moins possible. Je tâche de rendre ma vie aussi intelligente que je le puis ; je lis, je peins, je fais de la musique. C'est une existence de sybarite, je le sais bien. Mais il faut être un peu indulgent, Arlette, pour ceux qui ne sont pas obligés de gagner leur pain de chaque jour. A cause de cela, ils valent souvent moins que d'autres ; et ce n'est pas absolument leur faute...

— Guy, est-ce que je vous ai fait de la peine en vous parlant ainsi ?... Je vous en supplie, pardonnez-moi... Mon opinion ne signifie rien du tout... Je ne peux pas juger comme les grandes personnes !

— Et c'est pourquoi vous êtes une conscience vivante. Vous pardonnez, enfant ! Quoi ? D'avoir raison en méprisant les oisifs... Enfin, j'espère qu'un jour viendra pour moi de n'être plus rangé parmi ceux-là... Alors, petite Arlette, vous aurez le droit de vous dire que vous avez été pour beaucoup dans ma transformation. Oui, pour beaucoup !... Je ne pourrai pas oublier le conseil tombé de votre bouche de petite fille...

Etait-ce excellent à lui de me parler de la sorte ? J'en étais tellement heureuse que j'ai murmuré un « Merci, Guy » où je mis tout mon cœur. Mais je pensais à tant de choses, qu'ensuite je suis restée muette, contemplant le feu que je ne voyais pas, ou le visage de Guy toujours très sérieux, presque grave. Lui non plus, mon grand ami, ne parlait plus. Nous étions délicieusement, dans ce silence...

Par malheur, ma tante est rentrée tout encapuchonnée, prête à partir, et s'est écriée, nous trouvant ainsi :

— Quel calme ! Comment, Arlette ne cause pas !

C'est Guy qui a répondu de son accent habituel, avec une petite pointe d'ironie :

— Nous réfléchissons, à la suite d'une conversation philosophique que nous venons d'avoir.

— Philosophique ? Rien que cela ! Tu me la raconteras en route. Partons.

Guy a répété :

— Partons, je suis tout à tes ordres.

Il s'est levé. Il a dit adieu à Madeleine, qui était rentrée avec sa mère, et à moi en dernier... Et comme il tenait ma main, il s'est penché très bas et me l'a baisée.

JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

On portera, cet été, beaucoup plus de bijoux que d'habitude. Les fabricants créent, dans le but d'encourager la mode, des quantités de modèles de fantaisies nouvelles tout à fait intéressantes, gracieuses et bon marché. Dans cette circonstance, l'argent joue un rôle important, son prix étant beaucoup moins élevé que celui de l'or. Épingles, broches, porte-fleurs, bracelets, agrafes de manteau, porte-montre, tout cela varié à l'infini, constitue une quantité très respectable d'objets à choisir ou de souvenirs à offrir. Je pourrais y ajouter les bagues, les boucles d'oreille, les colliers, les chaînes etc., etc. A ce propos, je rappelle que le grenat est très prisé, et que celui de Bohême est particulièrement apprécié.

Le service de la table est plus luxueux que jamais. On apporte, dans cette partie de la tenue de la maison, une recherche qui va grandissant chaque jour. Les saladiers en cristal taillé, cerclés d'argent, avec couvert assorti, sont très en faveur. Leur seul défaut, en dehors de leur prix légèrement élevé, est leur fragilité. Mais la mode décerne, sans s'inquiéter des détails, ce qui lui passe par la tête. Et ces saladiers lui plaisent en ce moment, comme le petit service de couteau et fourchette à dessert en bois de violettes, cerclé d'or ou d'argent, avec lame pointue en argent ou en vermeil, car l'or causerait, en ce cas, une grande augmentation de prix.

On crée des services à découper de toutes les formes, comme de toutes les dimensions. Les services pour les galantines et les pâtés de foie gras sont de petite taille. Les styles Louis XV et Louis XVI, tout comme dans l'ameublement, sont, dans ce genre, les favoris du jour.

Si, conformément à un vieux usage gaulois, nous recommençons à orner nos demeures du gui, cher aux Druides, cet hiver, les bouquets en plumes de paon, dressés en éventails, ont été très goûtés... Ils promettent, avec le temps dont le ciel nous gratifie, de n'être pas de sitôt remplacés par les violettes et les giroflées, deux des premières fleurs du printemps, abordables à toutes les bourses. On nous prédit un temps affreux et froid jusqu'à la fin mai. Voilà qui n'est pas fait pour réjouir modistes, couturières, ou pimpantes et coquettes Parisiennes, désireuses de se parer de frais atours sitôt mars venu. Ah! l'affreuse lune rousse, à laquelle nous devons cette terreur, un peu exagérée, je l'espère, d'un temps abominable pendant les plus beaux jours de l'année. Mais les savants se trompent quelquefois. Espérons qu'il en est ainsi pour cette malencontreuse et désastreuse prédiction; et disposons-nous quand même, à porter force alpaga, ce qui nous conduira tout droit à accepter le piqué en juin, en juillet et en août.

Quoiqu'on en fasse moins usage, les cheveux se

JOURNAL DES DEMOISELLES (N° 4).

portant moins bas qu'il y a quelques années, les filets de front sont encore objets d'utilité pour beaucoup d'entre nous. Il faut les choisir de la même nuance, exactement, que les cheveux, très fins et d'une dimension assortie au volume des frisettes, afin de ne pas s'exposer à faire voir le filet qui ne s'appelle pas sans motif *invisible*.

Dans l'ameublement, les tapisseries et les vieilles étoffes sont de plus en plus à la mode. On en fait des portières, des panneaux, ou des couvertures de sièges, suivant le genre et le degré d'usure desdites étoffes. Les paravents et les coussins affectent des airs vieillots, tout à fait gentils, quoique rococos; et les reliures en vieux cuir sont de plus en plus appréciées. On peut utiliser des restes de velours, voire même de fourrure, — loutre et castor particulièrement, — pour recouvrir les socles, sur lesquels il est bon de poser vases et statuettes. La peluche velvete fait très bien comme décor de cheminée, ou placée derrière une bronze pour le mettre en valeur. Les tissus d'Orient sont avantageux. D'un prix modeste, ils sont très décoratifs, et se prêtent à tout ce qu'on désire, car ils sont aussi bien à leur place dans l'antichambre que dans un cabinet de travail ou une chambre à coucher. Tout dépend du genre et du coloris.

On peut fort bien avoir des grands rideaux de fenêtre en peluche de lin, par exemple, et faire faire le décor de la cheminée et du lit en tissu oriental de fantaisie. Alors, on fera le dessus de lit soit en peluche de lin, comme les rideaux de la fenêtre, soit en une sorte de satin ou d'armure unie, dont le coloris rappellera en même temps celui des rideaux de fenêtre, et d'un des tons du tissu de fantaisie. Pour ce genre de housse, on dispose la chose de façon à simuler non un traversin rond, mais un traversin en pente à la tête et au pied du lit; et on drape légèrement le devant comme un lambrequin, en ayant soin de souligner les coutures par un galon genre ancien, assez large, en vieux or, en argent ou acier, suivant la nuance du tissu. Mais, généralement, le vieux or fait bien, un peu avec tous, et il est moins salissant que les autres.

Le point de Hongrie est tout à fait en vogue, et les broderies chinoises et japonaises très appréciées. Celles-là peuvent se glisser sans fausse note, même au milieu d'un ameublement de style. Elles sont jolies, gaies, et atteignent parfois à une incroyable perfection d'exécution.

Dans mes prochains courriers, je reviendrai à notre sujet favori, la toilette. Alors le ciel sera, j'espère, un peu moins boudeur, et je pourrai, non plus par à peu près, mais affirmativement, vous parler des modes printanières.

MARIE-BERTHE.

AVRIL 1895.

Le 3^e Album de travaux, paru le 16 mars, dans l'édition hebdomadaire (blanche), contient les travaux suivants :

Boîte à gants. — Corbeille hexagone pour bureau. — Coussin long. — Table vide-poche. — Ecran à tablette faisant porte-photographies. — Panier à œufs, avec le détail des broderies (grandeur naturelle). — Deux dessous d'assiette pour glace ; se brodent au point moldave. — Buvard orné d'une estampe.

Prix du numéro : 1 fr.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nous venons de voir à la Scabiense, 10, rue de la Paix, cette spécialité de deuil bien connue des élégantes Parisiennes qui recherchent dans les étoffes de la saison une belle et bonne qualité unie à la nouveauté, une série de tissus, pour grand deuil, superbes ; d'autres, pour deuil moins austère, de tissage nouveau ; d'autres encore, pour demi-deuil, qui sont ravissants de dispositions ; puis des alpacas, des mohairs, des fantaisies : gris, mauve, violet et de couleurs, car beaucoup de femmes qui font faire leur deuil à la Scabiense, continuent à s'y faire habiller leur deuil terminé, vrai succès pour M^{me} Marquere, qui dirige sa maison avec beaucoup de goût.

Donc, mesdames, vous êtes certaines que ce que vous achetez à la Scabiense est de première qualité, que si vous y faites faire vos robes et vos pardessus, façon élégante ou simple tailleur, ils seront parfaitement exécutés, à la dernière mode, comme il faut, sans excentricité, d'une coquetterie aimable et d'un ensemble plaisant. Collets très coquets dont les garnitures sont des surprises. Des dentelles, des broderies, du velours, des plumes, de la passementerie sont disposés avec art. La jaquette courte, c'est la mode ce printemps, qui accompagne le costume tailleur, a une coupe parfaite, bien cambrée ; elle est d'une élégance de ville bien autre que celle des collets, à notre avis du moins.

Envoyer un corsage allant bien, et la longueur de la jupe, devant, pour l'exécution d'une robe.

Mesdemoiselles, le moment est venu de vous occuper de vos costumes de printemps et, par conséquent, de ce qui est la base de toute élégance ; je veux dire du corset. Pour cette époque, le corset en coutil de soie est tout naturellement désigné ; moins cher que le corset de satin, il tient le milieu entre celui-ci et le corset de coutil ; il convient à toutes personnes jeunes et âgées.

M^{me} Guelle, 3, place du Théâtre-Français, qui fait fabriquer ce tissu, est une corsetière de talent qui, à tous égards, mérite la confiance des mères de famille et des élégantes. Ayant étudié la taille, elle sait, par la coupe de ses corsets, lui donner de l'élégance sans nuire à l'hygiène. La pose des baleines et des ressorts est chose très importante, parce qu'ils peuvent, mal posés, avoir les fâcheuses conséquences d'une pression fatigante. La coupe excellente du corset-cuirasse de M^{me} E. Guelle efface les hanches, donne de la sveltesse à la taille, qu'il soutient sans fatigue ; on y est à l'aise. De nombreuses récompenses, et des premières, sont venues confirmer le succès fait à M^{me} Guelle par son élégante clientèle.

Pour les fillettes, son corset à épaulettes est excellent pour les forcer progressivement et sans fatigue à se redresser en écrivain et en étudiant le piano.

Pour les défauts de la taille, les coussins creux, inventés par M^{me} Guelle, les dissimulent au mieux.

C'est à la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, que nous engageons nos lectrices à s'adresser pour la teinture de leurs robes et de tous les tissus quels qu'ils soient : lainages, soieries, velours, mousseline de soie, crêpe de Chine, etc., etc. Le travail y est parfaitement soigné, les couleurs réussies à souhait et le noir superbe. La supériorité des teintures de cette maison permet de se servir de toute étoffe reteinte en robe et pardessus, parce qu'elle conserve la souplesse et l'aspect de l'étoffe neuve. Nous avons vu des lainages et des soies si bien teintées, que nous en parlons en connaissance de cause.

Nous dirons de même pour les tentures d'appartement et les rideaux, puis pour les tapisseries modernes ou anciennes, celles-ci en ravivant les nuances si on le désire.

Cette maison se charge du nettoyage des vêtements masculins, des uniformes de collégien, qu'elle remet à neuf. Les paletots, avec les procédés employés, redeviennent comme neufs ; grande économie qui sera, je pense, comprise et la bienvenue.

Nous recommandons de mettre bien lisiblement l'adresse donnée ci-dessus, pour qu'il n'y ait pas de retard entre l'envoi et la réception du colis.

Après s'être ingéniée à trouver des travaux de fantaisie, d'une nouveauté réelle, dédiés aux nombreuses ventes de charité que le printemps voit ouvrir, la maison Lefèvre et Cabin, 74, boulevard de Sébastopol, ancienne maison Sajou, s'occupe des travaux que l'on emporte en villégiature. Pour la plupart, ce sont des tapisseries de style destinées à recouvrir d'anciens fauteuils et des chaises artistiques. Que de ravissants dessins ! Que de charmants groupes de personnage, que de délicieux paysages représentent ces dessins, et comme l'on aura du plaisir à les nuancer et à voir le canevas se couvrir d'un travail vraiment artistique. Cette maison, connue depuis si longtemps, mérite la confiance des travailleuses.

Très jolies sont les broderies rococo, sur drap ou satin perforé ; nous les signalons comme la nouveauté du moment, et, aussi, quantité de dessous de vase et de lampe, des tapis fort jolis, des écrans, etc., etc.

Nous avons admiré des tapisseries destinées à un petit salon. Bergères Louis XV, fauteuils, tabouret-duchesse, et un paravent dont les feuilles représentent les quatre saisons et chaque feuille d'un style différent : L'hiver, personnages Louis XIII ; l'automne, Louis XIV, un menuet ; Louis XV, jeu de Colin-Maillard ; et Louis XVI, laiterie. Cette composition est on ne peut mieux réussie et fait grand honneur au goût de la maison Sajou. Le bois sera gainé de peluche vert ancien. A toutes mes lectrices, je souhaite d'exécuter un ouvrage semblable, tant pour leur plaisir que pour la coquetterie de leur salon.

Prendre pour les dents des soins minutieux est d'une excellente hygiène; l'on doit s'occuper de la denture des enfants, dès la plus tendre enfance, pour que, jeune femme, et en avançant dans l'âge ingrat, les dents soient saines et les gencives bien fermes. Que faire pour obtenir ce résultat? D'abord, mesdames, ne pas choisir légèrement le dentifrice par vous employé. L'on ne sait pas quel tort fait aux dents ces eaux qui doivent donner à l'émail une blancheur éclatante; si par hasard elle est obtenue, soyez certaines que c'est au détriment de la santé des dents.

Parmi les eaux dentifrices excellentes, l'Eau du docteur Pierre est sans contredit la meilleure; l'on constate journellement ses très bons effets. Elle arrête la carie, guérit les dents attaquées, entretient leur blancheur, raffermi les gencives, donne à l'haleine une saveur agréable et laisse de la fraîcheur à la bouche. Nous la recommandons aux mamans pour leurs enfants, aux jeunes filles et à toutes les femmes soucieuses de conserver dans un âge avancé une excellente denture. Ajoutons que l'Eau du docteur Pierre calme les rages de dents, que son usage habituel éloigne ces crises, puis les fait disparaître.

Les costumes et les robes que nous avons vus chez M^{me} Pariselle, 22, rue du Quatre-Septembre, sont très élégants, comme il faut et d'un goût irréprochable. En ce moment, les créations s'y succèdent sans interruption, et tel costume, vu la veille, est le lendemain remplacé par un autre qui ne laisse rien à désirer comme étoffe et façon. Vu un costume tailleur d'une perfection rare. Il est en drap léger, avec une jupe simple, seulement ornée de piqûres, et une jaquette séduisante très courte de basque, basque qui forme tout autour de jolis godets arrondis. Le devant est ouvert, avec un gilet en soie d'une coquetterie plaisante. Ce costume, d'un certain prix parce qu'il est entièrement doublé de beau taffetas, devient abordable pour les bourses modestes doublé en silésienne. D'ailleurs, il est très facile de s'entendre à ce sujet avec M^{me} Pariselle, en lui disant le prix raisonnable que l'on veut mettre à la robe ou au costume commandé; elle s'y conformera en envoyant les échantillons des étoffes et la garniture qui correspondent au prix. Nous n'exagérons pas en disant que tous les modèles vus sont d'une élégance hors ligne et l'exécution très soignée.

G. L.

Que de gerçures, de rougeurs, de boutons, voire même d'engelures, nous apportent la bise et les bourrasques continuelles de cette saison. Le seul préservatif consiste dans les applications de *Crème Simon*, employée simultanément avec la *Poudre* et le *Savon Simon*. Ces trois produits adoucissent promptement et fortifient la peau la plus sensible et la plus délicate.

Exiger la signature *J. Simon*, 13, rue Grange-Batelière, Paris.

FLEURS ARTIFICIELLES

De M^{me} A. Favier, rue du Faubourg-Poissonnière, 68.

Nous rappelons à nos abonnées qu'elles auront à des prix très modérés de fort jolies fleurs, en les commandant à cette maison. Citons d'abord, pour garnitures de chapeaux, des touffes de réséda, de violettes, de coucous; de charmantes primevères en soie doublée et autres, en teintes diverses; des orchidées de la quarantaine; des roses en beau velours et d'autres sortes, gloires de Dijon, etc.

On peut de même commander les fleurs d'oranger, très soignées, à M^{me} Favier, ainsi que les fleur d'appartements et d'autels.

Nous donnons aujourd'hui la suite de la nomenclature des beaux tissus, pour robes de printemps, de la maison Roullier. Nous engageons nos lectrices à demander les échantillons, afin de juger elles-mêmes de la modicité des prix en égard à la belle qualité des tissus créés.

Tricotine Ispahan, 8 fr. 25 le mètre, largeur 1 m. 20, se fait en coloris Gismonda, crème, beige, vénitien, gris nuage, monsignor, noir; *Crépe rayé ondulé soie*, 9 fr. 50 le m., largeur 1 m. 15 et 1 m. 20, coloris: castagnettes, soufre, drapeau, blanc, pétunia, tabac, margaux; *Seintillant laine et soie*, 9 fr. 50 le m., largeur 1 m. 20; *Mac-Grégor*, petite draperie légère très solide, 7 fr. 25 le m.; *Lama*, tissu en laine douce, pur cashmere, 8 fr. 50 le m., largeur 1 m. 20; *Crépon bouillonné noir deuil*, 9 fr. 50 le m., largeur 1 m. 15 et 1 m. 20; *Gros crépon plissé*, 7 fr. 25 le m., largeur 1 m. 20; *Crépe hérisson*, 6 fr. 50 le m., largeur 1 m. 20; *Crépe sirène*, 7 fr. 25 le m., largeur 1 m. 20; *Crépe porc-épic*, 6 fr. 50 le m., largeur 1 m. 20; *Tricotine brochée*, 12 fr. le m., largeur 1 m. 15 et 1 m. 20; *Bengaline façonnée soie*, 5 fr. 25 le m., largeur 0 m. 54; *Glacé soie Esmeralda*, 7 fr. 25 le m., largeur 0 m. 56; *Pékin satin feuille*, 7 fr. 25 le m., largeur 0 m. 56.

Adresser les demandes directement et, de notre part, à MM. Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, à Paris.

La maison Billault, 17, rue du Cygne, est bien connue de vous, charmantes lectrices. Nous vous avons dit que la joaillerie et l'orfèvrerie avaient, en M. Billault, un interprète-artiste qui a ajouté à cette industrie luxueuse la bijouterie, afin de faire profiter toutes les bourses d'une modicité de prix bien tentante. A l'approche de la première communion et des cadeaux des fêtes de Pâques, nous avons pensé que quelques renseignements seraient les bien venus pour rappeler que l'on trouve, chez M. Billault, tous ces petits objets: médailles, bracelets-dizaine, épingles, croix qui s'offrent à cette occasion. L'on donne aussi broche, épingles pour le voile, bagues, boutons d'oreilles, de manchettes, en argent, noir avec monture en or ou or sur argent. A signaler tout particulièrement une liseuse qui fait à la fois signet terminé par une médaille genre ancien. En métal oxydé, avec joli ornement, le signet en ruban avec une médaille en rapport, 3 fr.; 4 fr. avec le retour de la liseuse émaillé, pensée ou autre fleur: la médaille ajourée, émaillée aussi. A côté de ces gentilles fantaisies d'un goût charmant, il nous a été donné de voir une orfèvrerie admirable. Service de table complet: couverts, plats, etc., ciselés à merveille d'un dessin spécial, avec la couronne en relief, commandé pour le mariage du prince X... Nous ne sommes pas autorisé à plus d'indiscrétion. La bague de fiançailles est un magnifique rubis cabochon, monté à griffes, et surmontant deux cercles de diamants montés de même. Ceci vous dira que le plus simple bijou sorti des mains de M. Billault, fût-il en argent, est un petit objet dont on se pare avec plaisir, car M. Billault a l'amour-propre de ne vouloir rien d'ordinaire, ce qui profite à toute sa clientèle. — Prix modérés.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 5036

Modèles de M^{mes} Forcillon sœurs, rue St-Honoré, 165
(Place du Théâtre-Français)

PREMIÈRE TOILETTE. — Robe en lainage mauve et blanc, ornée dans le bas de la jupe, de groupes de trois pattes de velours noir superposées, terminées aux deux extrémités en petites coques. Corsage à empiècement et revers de soie orientale mauve, semés de perles; ceinture de velours noir. Manche en soie mauve, avec ballon pareil à la robe, pris dans un ruban noir qui part des fronces et noue sur l'épaule.

JAQUETTE-VAREUSE POUR PETITE FILLE. — Jaquette pareille au costume, en lawn-tennis blanc rayé de rouge, boutonnée un peu sur le côté et très ample du bas, bordée tout autour d'une double piqure; col et manchettes rabattus, également piqués.

TROISIÈME TOILETTE. — Corsage en lainage moucheté, à large pli au milieu, devant et dans le dos; draperie plissée, de l'épaule à moitié à peu près de la hauteur du corsage et laissée vague dans le bas. Jupe à corselet, fermée de côté avec patte piquée. (Les deux patrons composant ce costume, sont sur la planche de ce mois.)

QUATRIÈME TOILETTE. — Jupe en satin uni vert bouteille. Corsage froncé, en dentelle noire, sur transparent pareil à la jupe, avec étoile de velours vert broché d'argent formant côtes sur le devant du corsage, et dans le dos un X dont le croisement est presque à la taille; ballon de satin vert.

CINQUIÈME TOILETTE. — Costume en lainage beige foncé, brodé de motifs en soie loutre. Corsage légèrement ouvert sur un hausse-col en soie molle; motifs brodés, s'allongeant sur le devant de la jupe; patte de ceinture drapée en soie, entre les deux motifs brodés; coquille de tulle formant bouffette sur les côtés et diminuant, en descendant au bord et bien en dessous de l'ouverture du corsage.

MANTEAU DE FILLETTE. — Manteau de drap mastic, boutonné de côté, à grands revers fendus sur l'épaule retombant sur un petit collet arrondi; empiècement plat, à pli piqué devant; col et parements rabattus.

SEPTIÈME TOILETTE. — Collet de velours noir bordé d'un coquille de satin, et orné de passementerie perlée, posée en carré, simulant un empiècement et tombant par côtes en diminuant le dessin, qui se termine en pointes, à égales distances tout autour. Grosse collette de tulle ruchée.

HUITIÈME TOILETTE. — Jupe ornée de deux quilles flottantes de velours plissées, terminées par un nœud. Corsage froncé, en soie perforée, avec pattes découpées, formant un second corsage, pareil devant et dans le dos; manche à ballon, en étoffe perforée, et bas de manche rappelant la disposition du corsage. (Voir la planche de patrons.)

GRAVURE COLORIÉE 5036 bis.

CHAPEAUX DE PRINTEMPS.

De Mademoiselle Hélène, 10, rue Auber.

Pour élégante jeune femme, LARGE CAPELINE DE FINE PAILLE NOIRE, découvrant bien les cheveux devant. La garniture fixée au bord, consiste en coques immenses de ce joli ton vert pomme tant à la mode cette saison, et roses thé effeuillées. Derrière, se dresse un panache de plumes noires. Deux roses thé sont nichées sous la passe, près de l'oreille, à droite, d'un seul côté.

LES PETITES CAPOTES RÉGUINS, POUR BÉBÉS ET FILLETES, sont toujours bien portées; aussi, recomman-

dons-nous aux jeunes mères, notre ravissant modèle en satin vieux rouge, tout coulé et décoré d'un beau nœud dressé, en velours vert. Choux alternés, vert et vieux rouge, et brides de velours vert.

GRANDE CAPELINE POUR ENFANT. — En paille d'Italie, richement garnie de plumes blanches, séparées par des coques de satin rose pâle. Rien n'est plus doux et seyant au visage que le cordon de plumes blanches posé en bordure.

Comme nouveauté de l'année, voici un modèle EN DENTELLE, très artistement chiffonné pour abriter de larges roses vineuses. Des motifs en jais, très légers, arrêtent les plis et, très hardiment sur le côté, s'élève une crosse-aigrette noire, émergeant d'un groupe de roses.

Le PAILLASSON TRESSÉ, à grosses arêtes, alterne encore, avec la paille lisse, dans les faveurs de la mode. Il est plus fantaisiste; elle est plus habillée... C'est une charmante inspiration que ces volumineuses roses-dallins de plusieurs tons dégradés, jetées comme au hasard de la fantaisie; une crosse qui se dresse sur le fond, au milieu d'un nœud.

N'oublions pas de mentionner la MALADIE NOIRE qui va sévir sous forme de paillettes. On les dispose de mille et une façons. En faisceau tout au bord, comme dans notre modèle, c'est fort seyant, mais incompatible avec les voilettes. La capote est tout en roses premières sans tiges, piquées sur un fond de tulle noir. L'indispensable crosse souple complète l'ensemble.

MODÈLE COLORIÉ

BORDURE POUR NAPPE À THÉ OU PETIT TAPIS. — Après le nœud qui garnit l'angle, on reprend le dessin soit en guirlande courante, soit symétriquement.

PLANCHE DE TRAVAUX

TAPISSERIE PAR SIGNES. — Complément de la banquette Louis XV, dont la première partie a été publiée en couleur, au mois de février.

DEUXIÈME CÔTÉ. — Bouquet d'œillets au point ombré. — Porte-journaux. — Broderie en reprise sur tulle grec. — M F et C G pour draps.

ALBUM DE TRAVAUX

Garniture. — Isabelle. — R P P. — Laurence. — I S. — Dessous d'assiette, broderie Richelieu. — Chemin de table. — Petit bouquet. — Deux toilettes de premières communiantes. — Garniture. — V D. — Dentelle au crochet. — Toilette de dîner. — Toilette de soirée. — Bouquet. — R C. — Garniture. — Dessus de clavier. — Grand entre-deux en dentelle Médicis. — Coussin. — Chaussou de baby, crochet tunisien. — Couverture de livre en peau brodée. — Rouleau à musique. — Chemise. — Marie. — Entre-deux. — Applique avec émaux.

PATRONS, FEUILLE IV

PREMIER CÔTÉ

JUPE À CORSELET ET CORSAGE, costume 3^e figure, gravure 5036.

CORSAGE DRAPÉ POUR FILLETTE, toilette de première communiant, page 2, Album d'avril.

DEUXIÈME CÔTÉ

CHEMISE À REVERS, page 8, Album d'avril.

CHEMISE SIMPLE À PATTE BOUTONNÉE.

CORSAGE À PATTES DÉCOUPÉES, 8^e toilette, gravure 5036.

— Oh ! Guy, quelle cérémonie ! a fait ma tante, étonnée.

— C'est un hommage que je rends à la sagesse, Louise.

Et ils sont partis.

J'étais contente, contente !... Mais je ne comprends pas très bien pourquoi !

16 janvier.

Oh ! cette Jeanne d'Estève, pourquoi est-elle si jolie ? Pourquoi la rencontrons-nous partout ? Pourquoi ma tante et Madeleine la trouvent-elles tant à leur goût ? Pourquoi ma tante paraît-elle charmée quand Guy est auprès d'elle, quand il cause, ou danse, ou encore patine avec elle comme hier... Moi, au contraire, je déteste les voir ensemble, je déteste même l'idée qu'ils se rencontrent presque tous les soirs dans le monde, car M^{me} d'Estève connaît tout Paris et n'est chez elle que quand elle reçoit, quand elle est malade, ou encore le matin... C'est Guy qui nous l'a raconté.

Mais lui, que pense-t-il de cette Jeanne que tous déclarent si charmante ? Mon Dieu ! qu'ils le déclarent donc souvent !... Quelquefois, j'ai une envie folle de le lui demander. J'ai dans l'esprit, sur les lèvres, les mots que je vais dire. Et puis, au moment de parler, ma gorge se serre et elle arrête ma question au passage. Comme elle me brûlait encore la bouche, cette question, hier même, quand Guy est venu me demander de patiner avec lui ! après l'avoir fait longtemps avec Jeanne, être resté auprès d'elle pendant qu'elle buvait son thé, bien lentement, sous prétexte qu'elle le trouvait trop chaud. Mais Guy m'a dit gentiment :

— A nous maintenant, ma petite amie. J'ai rempli tous mes devoirs de politesse : je puis songer à mon plaisir !

Et j'ai oublié la belle Jeanne ; et nous sommes partis comme si nous volions, vite, vite... Mais le soir, pendant que nous bavardions en nous couchant, Madeleine et moi, ma sage cousine s'est exclamée tout à coup, rappelant notre séance de patinage :

— Que cette Jeanne est donc séduisante !

Tout de suite, le petit démon mauvais qui s'agite en moi dès qu'il est question d'elle, s'est dressé ainsi qu'un diable surgissant d'une boîte, et j'ai demandé à Madeleine :

— Mais, enfin, pourquoi la trouves-tu si séduisante, Jeanne d'Estève ?

— Parce qu'elle l'est, tout simplement, a fait Madeleine d'un ton qui a achevé de mettre ma sagesse en déroute.

— Parce qu'au bal, elle danse tout le temps avec le même cavalier, s'il lui plaît, et cause avec lui durant tout le cotillon au lieu de valser, en laissant briller ses yeux par-dessus son éventail ; parce qu'elle s'arrange pour être toujours entourée de messieurs ; parce qu'elle fait, enfin, une quantité de choses que tu t'empresserais de trouver très inconvenantes si c'était moi qui les faisais !

J'avais parlé d'un seul trait... J'étais honteuse de ma méchanceté, et pourtant je ne pouvais m'arrêter. Madeleine, qui nattait ses cheveux devant la glace, est demeurée stupéfaite :

— Arlette, qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce que t'a fait Jeanne, pour que tu l'attaques ainsi ?

— Je ne l'attaque pas... Je te demande une explication, ai-je répliqué, en tourmentant mon pauvre oreiller, bien innocent. Vous êtes tous en adoration devant elle, et je ne comprends pas pourquoi, attendu qu'elle ne me produit pas le même effet qu'à vous, voilà !

— Eh bien, je t'engage à ne pas le dire, surtout devant Guy, car ta sévérité lui semblerait pour le moins bizarre, a riposté Madeleine à son tour, d'un ton courroucé, tout à fait rare chez elle.

J'ai dit, le cœur battant vite :

— Lui aussi l'admire, alors ?

— Mais je l'espère bien, et j'espère de tout mon cœur qu'il finira par l'admirer assez pour...

— Pourquoi ? ai-je crié, voyant Madeleine s'arrêter court.

— Pour ne jamais la laisser critiquer par des personnes malveillantes.

Sans savoir pourquoi, j'ai été certaine que Madeleine venait de finir sa phrase au hasard. Mais c'était tellement inutile de la questionner pour connaître sa pensée vraie que je n'ai pas même essayé. Je me suis seulement écriée, avec toute la conviction de mon âme :

— Cela ne regarde pas Guy qu'on la critique ou non. Ah ! que je voudrais donc qu'elle se mariât avec un officier ou n'importe quel époux qui l'emporterait très loin ! Et...

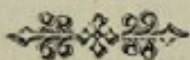
Probablement la patience de Madeleine était à bout, car elle m'a interrompue et, d'un ton fâché, m'a déclaré :

— Tu ne sais ce que tu dis ce soir, Arlette. Dors vite ; cela te vaudra mieux... Bonsoir !

Elle a effleuré mes cheveux de ses lèvres. Je lui ai rendu son baiser sans un mot. Elle est rentrée très digne dans sa chambre. Moi, je me suis vite couchée ; ma bougie éteinte, j'ai pleuré toutes mes larmes, le nez sur mon oreiller.

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)



LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE

(SUITE)



MONSIEUR Lemaire jeta un regard embarrassé sur M^{me} Gervais, qui venait de s'asseoir, avec l'intention manifeste de ne pas abandonner la chambre.

— Lisez, lisez, puisque madame était une si intime amie de ma sœur... Quant à ces bonnes religieuses, elles sont discrètes par profession...

M. Lemaire hésita encore. Le ton sarcastique et les manières étranges de M. de Cernay l'embarrassaient; puis il trouvait incorrect de détacher le testament devant témoins, dans cette chambre mortuaire.

Cependant, il ouvrit l'enveloppe, et, au milieu d'un profond silence, il lut ce qui suit :

« Ceci est l'expression de mes dernières volontés :

« En signe d'oubli des dissensions qui nous ont séparés, mon frère Frédéric de Cernay et moi, je lui lègue ma maison de Plesnou, avec ses dépendances et tous les meubles qu'elle contient.

« Je lègue à Françoise Leguen, qui m'a servi fidèlement, une somme de quinze mille francs.

« Je laisse à M. l'abbé Lemaire, curé de Plesnou, deux mille francs, pour faire célébrer des messes pour le repos de mon âme, et dix mille francs pour les pauvres de la ville.

« Je donne le reste de mes biens, meubles et immeubles, à ma petite cousine Madeleine-Marie Le Goazec de Penguidy.

« Plesnou, 25 avril 18...

« DAUNET DE LA ROCHE-MAURION. »

Le notaire leva les yeux. Pas un muscle n'avait bougé sur le visage de M. de Cernay. Mais M^{me} Gervais, penchée en avant, pâle, haletante, offrait une parfaite image du désappointement.

— C'est tout? Pas un legs à... ses amis? balbutia-t-elle d'une voix altérée.

— C'est tout, madame, absolument tout.

— Et elle avait sa connaissance entière?

— Une lucidité absolue. Elle a parlé encore une heure, après avoir signé ce testament.

— Mais elle détestait cette enfant! dit M^{me} Gervais avec une violence contenue. Je suis sûre que cette Seizan, qui adore la petite, a agi auprès de sa maîtresse!

— Si j'avais l'honneur d'être connu de vous, madame, dit froidement le notaire, ma présence auprès du lit de mort de M^{me} Daunet suffirait à vous rassurer contre toute idée de captation en faveur de qui que ce soit. M^{me} Daunet a agi en pleine liberté. Il ne me semble pas étonnant que, ne croyant pas devoir laisser sa fortune à son héritier naturel, elle ait voulu assurer l'avenir d'une enfant qui lui tenait par le sang.

— Il y a des générosités qu'on fait par haine, dit M. de Cernay de son ton sarcastique, et il fallait bien laisser à quelqu'un ce dont on voulait me frustrer.

— Je n'ai pas à apprécier ce qui a pu jadis se passer entre vous, répliqua le notaire avec le calme dont il ne se départait pas, mais je puis certifier qu'à cette heure suprême, madame votre sœur n'a témoigné aucune animosité contre vous; elle a même exprimé l'idée que si vous aviez eu besoin de sa fortune, elle vous l'eût laissée, au moins en partie.

— Oh! je ne récrimine pas : j'aurais fait comme elle, et ne lui aurais même pas légué ma maison... Et que va devenir cette jeune héritière?

Ici, ses yeux rencontrèrent le regard effrayé et fasciné de Vadalén.

— Le conseil de famille en décidera, dit le notaire, haussant légèrement les épaules. Et maintenant, monsieur, si vous avez quelques instructions à me donner ou à faire parvenir aux amis de votre sœur, je suis à Plesnou jusqu'au train de deux heures.

— Merci. Je vais envoyer à la paroisse, et j'en charge de tout.

M^{me} Gervais, le visage enflammé, avait ôté fébrilement son bonnet et remettait son chapeau.

— Je crois, dit-elle, que je ne suis pas utile ici...

M. de Cernay s'inclina avec un geste équivoque.

Elle hésita un instant, puis, par décence, s'étant approchée du lit pour y murmurer une prière, il faut l'avouer, dénuée de dévotion, elle quitta la chambre, sans s'apercevoir que Vadalén se glissait après elle pour aller se réfugier dans la cuisine.

Seizan s'agitait, en proie à une inquiétude profonde. Qu'allait dire le vieux monsieur, et qu'allait-on faire de Vadalen?

Une demi-heure après, elle tressaillit de surprise et d'effroi, en voyant entrer M. de Cernay. Il avait enfoncé sur ses cheveux gris un bonnet de velours râpé, et remplacé ses gros souliers par des pantoufles de tapisserie usées jusqu'à la trame.

— Il est midi bientôt. Pouvez-vous me servir à dîner?

— Il n'y a pas grand-chose, monsieur; mais, comme de juste, c'est à vous à donner des ordres.

— Ma fille, je suis plus sobre que vous, et même que cette petite mauviette que voilà...

Vadalen tressaillit involontairement.

— Eh! la petite héritière, pourquoi avez-vous peur de moi? Je ne suis probablement pas aussi grognon que l'était ma sœur...

Il s'assit sur le banc de la cheminée, promena un regard autour de lui, puis, présentant à la flamme du foyer ses mains fines et maigres :

— Elle est facile, l'enfant, eh?

— Oh! monsieur, douce comme un agneau!

— Elle ne sera pas à plaindre un jour... Ma sœur a dû lui laisser deux cent mille francs au moins. Et elle administrait si mal son bien! Des routines de vieille femme!... Si cet argent était confié à des mains habiles, il augmenterait d'un tiers d'ici à la majorité de l'enfant, même en défalquant une pension convenable pour son entretien...

Seizan, qui coupait des tranches de pain pour le potage, s'arrêta et le regarda avec surprise; sa figure s'était animée, et il secouait la tête en regardant Vadalen, comme s'il se fût adressé à elle.

— Alors, monsieur, dit-elle, hésitant à formuler une question qui, depuis le matin, occupait vivement son esprit, alors... c'est bien sûr que Vadalen hérite?

— Aussi sûr que vous héritez de quinze mille francs. Peste! En voilà une chance! Et vous gaspillerez cet argent, et vous avez sans doute une famille de nécessiteux, un entourage de harpies qui s'empres-seront de vous dépouiller! Quelle folie à ma sœur de n'avoir pas plutôt constitué une rente viagère!

En un autre moment, Seizan eût été froissée d'un tel langage; mais elle était si préoccupée des intérêts et du sort de Vadalen, qu'elle entendit à peine ce qui la concernait.

— Et alors, monsieur, personne ne lui contestera cet héritage?

— Pas plus qu'à vous. Le testament est inattaquable, et j'aurais fait comme ma sœur, je l'avoue franchement. Je connais ce Lemaire; un procès en corruption, en captation, ça ne prendrait pas, du moment qu'il était là...

Seizan, infiniment soulagée, songea à traiter une autre question.

— Vadalen, dit-elle, va mettre deux couverts dans la salle à manger.

Et elle ajouta en breton :

— N'aie pas peur du vieux monsieur; il n'est pas méchant.

M. de Cernay comprit sans doute, car il grimaça un sourire en suivant des yeux l'enfant qui, docile, se dirigeait vers la salle à manger.

Seizan versa le bouillon sur les tranches de pain d'une main qui tremblait un peu, tandis qu'elle s'efforçait de prendre un ton indifférent et dégagé.

— Et les funérailles de ma maîtresse, monsieur?

— Eh bien! elles auront lieu après-demain. Vous aurez le temps de faire faire votre deuil, si vous désirez le porter; et vraiment, ma chère, vous en avez les moyens! Quinze mille francs en toute propriété, c'est diablement plus que que je n'en voudrais laisser à l'idiote qui me sert.

— Les funérailles de mon défunt maître avaient été superbes, dit Seizan d'une voix légèrement émue.

M. de Cernay fit entendre un petit ricanement.

— Et vous craignez que le vieil avare, appelé à donner des ordres à ce sujet, ne fasse un enterrement de pauvre? Rassurez-vous, ma fille, on fait bien les choses quand on ne les paie pas; et j'ai trouvé dans le secrétaire de ma sœur une somme vraiment énorme, oui, exagérée, qu'elle destinait à cet objet spécial. Sa vanité d'outre-tombe sera satisfaite, et je gage que la ville entière sera bien surprise en me voyant suivre un convoi de première classe.

Seizan poussa un soupir de soulagement, et prit son air le plus aimable pour inviter M. de Cernay à passer dans la salle à manger.

Vadalen s'assit en face de lui. Son effroi avait un peu diminué. Voyant que son compagnon, loin de s'occuper d'elle, semblait perdu dans de bizarres rêveries, et laissait échapper des mots incohérents, comme les gens qui, habitués à vivre seuls, se parlent quelquefois à eux-mêmes, elle retrouva assez de courage pour prendre sa part du ragoût auquel, bien qu'il eût vanté son extrême sobriété, M. de Cernay fit pleinement honneur. Il accepta le reste du vieux vin débouché la veille pour le notaire, savoura une tasse de café, et Vadalen s'étant glissée dans le jardin, il commença à parcourir la maison.

C'était la partie la plus considérable du logis de famille dont il occupait une aile, d'ailleurs absolument murée et isolée. C'avait été la demeure de ses parents; il y était né, il y avait connu ses premières joies et ses premières peines, et il l'avait sans doute aimée jadis, car, lors des discussions d'intérêt qui s'étaient élevées entre lui et sa sœur, il l'avait âprement revendiquée et disputée.

Quels étaient les sentiments qui l'occupaient, tandis qu'il entraînait silencieusement dans les chambres tristes et sombres qui, toutes, lui rappelaient quelque souvenir? S'attendrissait-il en songeant à ce passé, qui émeut les cœurs les plus durs? Regrettait-il les chocs, les heurts de deux caractères trop semblables, les entêtements qui, à

l'époque où il avait plutôt la notion exagérée de ses droits que le culte de l'argent, avaient à jamais séparé son existence de cette autre vie qui venait de s'éteindre? Ou bien la passion qui s'était emparée de son âge mûr et de sa vieillesse avait-elle desséché son cœur à ce point qu'il ne fit qu'un inventaire, en pénétrant dans les vieilles chambres remplies de souvenirs?

Nul n'eût pu le dire. Nul n'eût pu davantage décider quel sentiment le fit rester dans cette maison jusqu'aux funérailles. Il allait et venait comme une ombre, entraînait dans la chambre mortuaire, contemplait longuement la dépouille de M^{me} Daunet, puis explorait le jardin et, enfin, rentrait se chauffer sous le manteau de la cheminée de la cuisine. Était-il retenu par le mystérieux attrait du passé, par quelque vague regret de n'avoir pu se réconcilier avec sa sœur, ou prétendait-il exercer sur cette maison, devenue sienne, une surveillance occulte?

Seïzan, tout en se le demandant, commençait cependant à s'accoutumer à ses bizarreries. La seule chose qui la froissait, c'est qu'il n'avait pas l'air de croire au chagrin très réel que lui causait la mort de sa maltresse; les quinze mille francs, auxquels elle pensait à peine, absorbée qu'elle était par son honnête chagrin, semblaient à ce singulier vieillard un dédommagement à tous les regrets du monde.

Tout Plesnou reçut des billets de part, invitant au convoi de M^{me} Daunet de la Roche-Maurion. Cela fit sourire les malveillants, et inspira aux philosophes des réflexions sur la vanité des passions humaines.

On éprouvait, au sujet des obsèques, une curiosité extrême. Ce fut un événement de revoir, au convoi, le vieillard original et avare dont on racontait maintes légendes, et qui, depuis de longues années, s'était à peu près cloîtré dans la sombre maison qu'il ne quittait, une ou deux fois par an, que pour des voyages d'affaires.

Les funérailles furent absolument convenables, et le repas qui suivit, pour les fermiers et les gens de la campagne, suffisamment abondant. M. de Cernay parut vieilli, maigri, presque méconnaissable; à la surprise générale, il portait un deuil décent, bien que son chapeau et son habit fussent d'une forme étrange. Mais des personnes clairvoyantes assurèrent avoir vu de près le drap de l'habit, et le déclarèrent de la plus grande finesse.

Si Seïzan avait été moins discrète, elle eût pu révéler que M. de Cernay avait tout simplement revêtu un costume à son ancien maître, conservé sans du vétiver par M^{me} Daunet.

Vadalen suivit le convoi. Elle était, elle, habillée dans une robe de sa tante, recoupée à la hâte, M. de Cernay ayant jugé inutile de lui acheter un deuil. La modiste avait trouvé à propos de l'affubler, en qualité d'héritière, d'un lourd chapeau de crêpe et d'un voile qui enveloppait toute sa frêle petite personne. Il en résulta pour elle un

mal de tête affreux, et dès le retour de la cérémonie, qui l'impressionna péniblement sans qu'elle en comprît très bien le sens, Seïzan se hâta de la coucher, et ne la quitta que lorsqu'elle l'eut vue profondément endormie.

Tout le rez-de-chaussée de la maison avait été bouleversé pour recevoir les personnes invitées au convoi. Seïzan dressa à la hâte une petite table dans une pièce voisine de la cuisine, afin que M. de Cernay y prit son repas du soir.

Elle se demandait, tout en grillant sa côtelette, s'il habiterait désormais cette maison, s'il la congédierait bientôt, et surtout, surtout, elle s'inquiétait de ce que deviendrait Vadalen, car il n'avait jamais répondu à ses instantes questions au sujet de l'enfant.

Ce soir-là, il y avait quelque chose de détendu, de fatigué dans ses traits. Quoiqu'il eût paru impénétrable pendant la cérémonie, se tenant sur une excessive réserve, repoussant tacitement les témoignages de curiosité prodigués sous forme de sympathie, il était difficile de penser qu'il avait traversé sans émotion une semblable journée; ne fût-ce que par quelque retour personnel sur sa vieillesse isolée et sa propre fin, il avait dû être remué et impressionné.

Il prit machinalement quelques cuillerées de potage, puis, semblant sortir d'un rêve :

— Seïzan, dit-il, où donc est l'enfant?

— Elle était brisée de fatigue, monsieur, et elle dort maintenant de bon cœur.

— Quelle absurdité de l'avoir amenée à cette interminable cérémonie!

— Je ne trouve pas que ce soit absurde, sauf votre respect, monsieur. Madame est sa bienfaitrice, après tout, et il était convenable qu'elle lui rendit les derniers devoirs.

M. de Cernay haussa les épaules sans répondre, puis, quelques instants après, reprit la parole :

— Elle est toujours aussi tranquille, cette enfant?

— Oh! monsieur, c'est un bijou. Elle n'est que trop tranquille; il lui faudrait la société d'autres enfants... J'espère bien, monsieur, ajouta-t-elle, s'enhardissant, qu'on la mettra dans une bonne pension, chez des religieuses, ou qu'on la confiera à M^{me} de Kerdalar, qui l'avait demandée déjà à Madame.

— Quelle folie! On sait ce qu'elles coûtent, les bonnes pensions, et quels goûts dispendieux y prennent les jeunes filles... Quant à M^{me} de Kerdalar, elle en ferait une dépensière comme sa fille, qui dissipe la moitié de son revenu en aumônes, et consacre l'autre à payer des croûtes à un tas de gens inutiles, s'intitulant artistes, et qui, si l'on n'avait pas la folie de favoriser leurs débuts, feraient de braves paysans ou de laborieux ouvriers. Miséricorde! Quelle somme il faudrait payer pour elle dans une maison comme celle-là!

— Oh! Monsieur, on l'y prendrait pour rien, dit Seïzan, saisie d'une vague inquiétude. Mais Vada-

len sera à son aise; elle a de quoi recevoir une belle éducation.

— Une belle éducation, avec des arts d'agrément, n'est-ce pas? Et ces femmes qui ont perdu des années et une petite fortune à apprendre à se rendre insupportables et ridicules, abandonnent plus tard leur musique, leur dessin, que sais-je! et ne sont pas capables de raccommorder les chaussettes de leur mari! Madeleine est à l'aise, dites-vous? Elle le sera plus encore quand on aura placé ses capitaux d'une manière judicieuse, et quand on aura économisé sagement la grande, la très grande partie de ses revenus...

La figure pâle de M. de Cernay se colorait légèrement, tandis qu'il parlait ainsi, et dans ses yeux s'allumait une lueur qui effraya Seizan.

— Monsieur... oh! Monsieur!... Est-ce que c'est vous qui serez son tuteur? s'écria-t-elle, joignant instinctivement les mains.

La lueur du regard de M. de Cernay disparut.

— C'est probable, dit-il froidement.

L'excellente fille sentit un instant son cœur s'arrêter.

— Vous... vous n'aimeriez pas mieux la mettre en pension? balbutia-t-elle, consternée.

— Non certes, c'est inutile; peut-être quelques années d'externat seront-elles nécessaires, mais ce sera tout.

— Vous aviez refusé jadis, disait Madame, de vous occuper d'elle!

— Les choses ont changé, répondit cyniquement le vieillard. Il ne s'agit plus de recueillir et de défrayer de tout une enfant abandonnée et sans le sou, mais de gérer et d'accroître la fortune d'une pupille, et ces choses-là me vont, à moi. Je prétends qu'à vingt-un ans, Madeleine aura trois cent mille francs en bel et bon argent!

Et la lueur fauve éclaira de nouveau les yeux gris du vieillard. Seizan comprit vaguement qu'il aimait assez l'argent pour prendre intérêt même à faire fructifier et à détenir celui des autres, et une effrayante vision s'offrit à ses yeux à la pensée de Madeleine demeurant dans cette maison sordide et y mourant peut-être à demi de faim.

— Monsieur!... elle est si délicate!

— Eh bien! on la soignera. Peut-être est-elle trop dorlotée ici.

— Mais ce ne sera pas la vieille Jeannette qui sera chargée d'elle?

Et des larmes pressées coulaient des yeux de Seizan.

— Pourquoi pas? D'ailleurs, je suppose qu'avant longtemps elle sera capable de prendre soin d'elle-même, dit froidement M. de Cernay.

Peut-être, depuis deux jours, des visions de repos et de liberté s'étaient-elles offertes à l'esprit de Seizan. Le legs de sa maîtresse représentait pour elle l'indépendance, une vie paisible dans son village, une chambre ensoleillée, quelques fleurs,

l'église, les loisirs bien gagnés. Elle oublia tout, et s'écria avec un élan irraisonné:

— Monsieur, si vous la prenez, ah! je vous en prie, prenez-moi aussi chez vous!

M. de Cernay ferma à demi les yeux, se renversa un peu en arrière, de manière que sa figure restât dans l'ombre, et répondit d'un ton tranquille:

— Vous êtes folle, Seizan, je n'ai pas le désir de payer deux servantes.

— Mais pour Madeleine, Monsieur! Sur ses revenus!

— Ses revenus ne sont pas destinés à solder des dépenses inutiles, mais à augmenter son avoir.

— Monsieur, vous me prenez sans gages!

— Sans gages? Oh! oh! Vous l'aimez donc bien, cette petite! Et la nourriture? Je pense, ma fille, que vous ne vous nourrissez pas de l'air du temps.

— Je saurai gagner mon pain, Monsieur! Je blanchirai, je savonnerai, je m'occuperai du jardin!

— Jeannette fait tout cela, répliqua sèchement M. de Cernay.

L'angoisse de Seizan allait croissant. Plus cet homme se montrait dur, avare, plus elle frémissait à l'idée de voir l'enfance de Vadalen livrée à ses mains inexorables... Plus de joies, plus de sourires, plus de confiance... Et ce n'était pas tout! Que deviendrait l'âme, le cœur de sa chérie sous cette influence desséchante, près d'un vieillard qui avait oublié Dieu et n'avait de pensées que pour l'argent!

Elle n'hésita plus.

— Monsieur, s'écria-t-elle, je puis vous payer ma pension... Oui, laissez-moi suivre Vadalen, et vous retiendrez sur mon petit revenu ce que vous jugerez convenable!

— C'est un singulier arrangement... Alors, vous prendriez pension chez moi?

— Si vous le voulez bien, Monsieur, dit Seizan avec un mélange d'ardeur et d'humilité.

— C'est fort bien; mais en me donnant... voyons... je suppose... vingt-cinq francs par mois pour votre nourriture, sans vin, naturellement, et sans feu (je n'en allume pas dans ma chambre), vous vous croirez le droit de mener la vie d'une princesse, et de donner le mauvais exemple à Jeannette en vous croisant les bras?

— Monsieur, j'aiderai Jeannette, je vous le promets! J'ai trop travaillé dans ma vie pour rester sans rien faire.

— Oh! je sais que ma sœur s'entendait à faire travailler les gens! Vous étiez seule ici?

— Oui, Monsieur, toute seule, et vous avez pu voir que la maison est bien tenue!

— Eh! bien, faisons un arrangement. Vous tiendrez ma maison, vous ferez la cuisine (oh! elle est fort simple, je vous en prévient!), et vous blanchirez le linge...

— Oui, Monsieur...

— Jeannette s'occupera alors du jardin, et comme j'économiserai un jardinier, je consens à vous nourrir à mes frais...

— Oh! Monsieur, je ne le demande pas!

— Si fait. Mais il est bien entendu que vous n'aurez pas de gages?

— Non, non! Merci, Monsieur, je suis bien heureuse... J'aime trop cette petite, voyez-vous!..

Et Suzanne sortit de la cuisine, pleurant de joie, ayant oublié sa chambre au village, les fleurs, les loisirs, ne pensant plus qu'à la petite abandonnée qui n'avait ici-bas d'autre affection que la sienne...

VII

Dans chaque existence humaine, il y a un point qui rayonne sur tout l'ensemble, un fait providentiel qui est comme la clef de voûte de la vie entière, une influence, extérieure ou intime, qui domine les autres. Lorsque, arrivés à une certaine période, nous jetons un regard sur les années écoulées, et que nous cherchons les causes secrètes des choses visibles, les sources cachées de ce qui a failli de nous sur l'existence d'autrui ou sur notre propre destinée, nous reconnaissons, pour peu que nous veuillions réfléchir, ce fait primordial, cette influence suprême, ce point de départ indéniable, que nous avons plus ou moins admis, mais qui reste, si humble ou si éclatant qu'il soit, la chose principale de notre vie.

Vadalen devait passer par des vicissitudes diverses. Elle était appelée à recevoir ce qu'on prétend être ici-bas les dons les plus prisés; elle était destinée à connaître les plus intimes souffrances comme les plus vives félicités. Qui, sans avoir le secret de sa vie, eût songé que le mot décisif en serait l'obseur, le simple et silencieux dévouement d'une servante? Et cependant, ce devait être là la grande réalité de cette existence, traversée d'ombres douloureuses et de rayonnements éclatants. La meilleure compensation à ses douleurs futures comme à ses souffrances enfantines, le plus réel, le plus pur, le plus fécond de ses bonheurs, c'était la présence, c'était le contact d'une âme droite et aimante...

Et Seïzan, qui devait tout remplacer dans l'éducation intime de cette âme d'enfant, fut bientôt seule à l'aimer sur terre. Quelques jours après la mort de M^{me} Daunet, une nouvelle douloureuse et frappante parvint à Plesnou. M^{me} Lallay, dont la santé semblait s'améliorer, et qui avait témoigné à Seïzan, dans une lettre récente, sa joie de voir assuré l'avenir de Vadalen et son espoir de reprendre auprès d'elle son œuvre bienfaisante, M^{me} Lallay mourut soudainement d'une congestion pulmonaire. Trois jours après, sa mère, frappée à mort par cette douleur inconsolable, la suivit dans la tombe.

Les parents qui recueillirent leur fortune louèrent l'hôtel à des étrangers. Mais Valentine avait légué à sa chère petite amie les tableaux et les objets

d'art qui provenaient de son mari, et une clause spéciale défendait aux tuteurs d'en disposer avant la majorité de l'enfant.

M. de Cernay gémit de voir immobilisés des objets de grande valeur; mais, ne doutant pas que Vadalen ne s'en défit avantageusement plus tard, il consentit à y affecter une chambre assez vaste, à l'abri de l'humidité.

Ce fut Seïzan qui adoucit à Vadalen la souffrance profonde, déchirante, vraiment au-dessus de son âge, que lui fit éprouver la fin soudaine de ses protectrices. Cette douleur cuisante l'empêcha de ressentir la frayeur ou l'ennui d'aller demeurer chez M. de Cernay. Elle avait, d'ailleurs, commencé à s'accoutumer à ses bizarreries, et même au regard étrangement fixe et brillant qui l'avait jadis fait fuir du jardin de sa tante. Lorsqu'elle apprit par Seïzan que les tableaux, les bustes et les porcelaines qu'elle avait jadis tant aimés d'instinct, étaient rassemblés dans une vaste mansarde, soit suspendus aux murs, soit rangés dans des vitrines grossières, et qu'elle pourrait à loisir aller les regarder, jusqu'au jour où, devenue grande, elle en prendrait définitivement possession, la sombre maison délabrée de M. de Cernay revêtit pour elle un autre aspect. Ce fut sans regret qu'elle quitta le logis, sombre et triste aussi, où elle avait souffert sans bien s'en rendre compte, et avant même d'aller voir la chambrette que Seïzan lui avait arrangée près d'elle, elle se glissa dans la mansarde où le portrait de Valentine, peinte souriante aux jours de son bonheur, frappa tout d'abord ses regards, et amena à ses yeux un flot de larmes à la fois douces et amères.

Seïzan, elle, éprouva, la première fois qu'elle mit le pied dans cette nouvelle demeure, un sentiment de désolation et de découragement qui eut un instant raison d'elle, et lui fit secrètement verser des pleurs sur la douce existence qui s'offrait à elle et qu'elle avait sacrifiée.

Elle avait eu, en commun avec sa maîtresse, la passion de l'ordre et de l'excessive propreté. L'entretien de la maison de M^{me} Daunet avait occupé son temps et suffisamment intéressé sa vie. Elle éprouvait une satisfaction très vive à voir briller les cuivres, reluire les meubles de chêne, et à garder aux vieux planchers une blancheur doublement méritoire. La propreté était son élément, l'ordre était l'agrément et le repos de ses yeux. Un objet dérangé la tourmentait, un grain de poussière lui était odieux. Quelles devaient donc être ses impressions et ses répugnances en pénétrant dans la maison qu'un célibataire indifférent ne s'inquiétait pas de disputer aux souris et aux araignées, et où une vieille femme à demi idiote n'entretenait pas la plus sommaire propreté!

Les vitres, opaques, grises, raccommodées en maint endroit au moyen de bandes de papier jaunies, ne laissaient passer qu'une lumière insuffisante. Sur tous les meubles, la poussière s'épandait

en couches épaisses; dans chaque angle, il y avait des amoncellements de toiles d'araignée, et d'autres toiles pendaient aux poutres des plafonds; le vert-de-gris recouvrait les cuivres des vieilles armoires; les rideaux étaient déchirés et souillés. Enfin, une odeur de renfermé, de moisissure s'emparait désagréablement de l'odorat, et, jointe à la demi-obscurité, rendait ce logis malsain autant que triste.

Ce fut par une matinée pluvieuse que M. de Cernay, ayant suspendu un écriteau à la maison de sa sœur, en ferma soigneusement la porte, et introduisit ses nouvelles pensionnaires dans son domicile particulier.

Vadalen elle-même éprouva une répugnance instinctive, et leva vers Seizan un regard demi-effrayé, demi-désolé, en se serrant plus fort contre elle.

Cette impression, sentie chez l'enfant, releva le courage de l'excellente fille. Elle étouffa le soupir qui s'échappait de sa poitrine, et essaya de sourire à sa petite compagne.

— Nous allons tout ranger et tout nettoyer, dit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre encourageant, et tu verras comme ce sera agréable après... Monsieur, ajouta-t-elle, se tournant vers son nouveau maître, il faut que je nettoie tout ici... Je vais acheter du savon, de la potasse, de la...

— Halte-là, ma chère! Oh! oh! comme vous y allez! Je reconnais que ma pauvre servante, qui est à demi aveugle, au physique comme au moral, a laissé mesdames les araignées suspendre de toutes parts leurs courtines de velours gris... Ça ne me gêne pas; cependant, si cela vous offusque, un balai (et il y en avait assez chez ma sœur!) suffira à déloger tous les insectes; de l'eau claire en abondance enlèvera la poussière, et tout ira bien, sans qu'on fasse les dépenses exagérées de savon et d'autres ingrédients dont j'ai relevé les totaux dans les livres de votre maîtresse... Quant à la table, vous recevrez quatre francs par jour pour le pain, la viande et l'épicerie. Le jardin fournit les légumes en abondance, et ce doit être là le fond de toute nourriture saine. La viande ne paraît que rarement sur ma table... Si vous épargnez quelques sous sur la dépense quotidienne, ce sera pour votre tabac.

— Mais, monsieur... nous sommes quatre à nourrir!

— Seulement quatre, oui. Les soupes aux légumes et les pommes de terre sont excellentes, je ne m'en lasse jamais.

Et, quittant Seizan, M. de Cernay regagna la chambre tapissée de livres où il passait à peu près toute sa vie.

Seizan, accablée, regarda Vadalen.

— Pas de savon! Pas de viande! Pas de café! Pas de vin! Mais cet homme est fou!...

Elle s'interrompit, en voyant que la petite fille l'écoutait avec une ombre d'effroi. Elle s'essuya les yeux.

— Heureusement, j'ai mes petites rentes, dit-elle. Vois-tu, Vadalen, le notaire m'a bien placé mon argent... sur hypothèques... J'aurai sept cents francs par an, et il me reste encore une jolie somme, sans compter mes économies... Sois tranquille, tu ne souffriras pas de la ladrerie de ton oncle! Et pour commencer, ajouta-t-elle d'un ton rasséréné, je vais acheter du savon et de la potasse!

Cette première journée pesa lourdement sur Vadalen. Il pleuvait, elle était confinée au logis, et, n'osant s'éloigner de Seizan, elle la suivait comme une âme en peine, se perchant sur des chaises et des tabourets pour éviter les ruisseaux qui coulaient de toutes parts, et les baquets que Seizan transportait de place en place.

Celle-ci, ayant surmonté son court accès de découragement, s'était mise avec ardeur à sa dure besogne, et, aidée de la vieille servante, elle mena à bien un premier nettoyage, ne s'interrompant que pour préparer les maigres repas que M. de Cernay prit en face de Vadalen sans lui adresser un mot, occupé à lire dans un vieux bouquin relié en parchemin jauni.

Tout ce mouvement, toute cette besogne avaient certainement pour objet le bien-être de l'enfant. Elle trouva triste, cependant, que Seizan n'eût pas le temps de s'occuper plus directement d'elle, et dans le chaos momentané d'où devait sortir l'ordre et la propreté, elle ne put même arranger ses jouets. Aussi vit-elle arriver avec soulagement la fin de cette longue journée, et s'endormit-elle profondément, malgré les bonds et les grattements des souris, qui troublèrent près d'elle le sommeil de Seizan.

Mais, le lendemain, tout était changé. Un soleil brillant pénétrait dans la chambre à travers les petits carreaux bien frottés. Quand elle descendit dans la cuisine, elle vit les dalles encore humides et propres, les casseroles fourbies, le foyer balayé, un papier blanc découpé en festons recouvrant le dessus de la cheminée et des étagères, et, sur une serviette blanche, son déjeuner préparé sur un coin de la table: du lait frais dans une vieille tasse dorée, et une tartine sur laquelle était étendue une mince couche de beurre.

— Il est inutile de dire à ton oncle que tu as du beurre, dit Seizan, l'installant devant la table; c'est moi qui le paie, et ça ne le regarde pas... Déjeune, ma petite, et tu iras ensuite dans le jardin.

Mais comme Vadalen allait achever de boire son lait, un miaulement se fit entendre près d'elle. Elle poussa une exclamation en reconnaissant la chatte favorite de sa tante, avec laquelle elle-même avait noué des rapports très intimes.

— Oh! Seizan! je suis contente de revoir Minette! Est-ce que les poules sont ici?

Un sourire de satisfaction épanouit la figure un peu fatiguée de Seizan.

— Oui, j'aurai des poules... Pas celles de Madame; c'étaient des Cochinchinoises et des Houdan dont Monsieur a tiré un joli prix; mais je lui ai promis que les miennes ne lui coûteraient rien, et je les vais acheter de mon argent... Tu t'amuseras à leur donner à manger, tu auras des œufs frais, et nous élèverons des couvées...

Vadalen, ayant prêté l'oreille au pas de son oncle, et s'étant assurée qu'il était là-haut, enseveli dans ses livres et ses paperasses, se glissa dans le jardin. Il ne ressemblait pas à celui de sa tante. Une partie, entièrement découverte, était assez soigneusement cultivée, et une autre partie, semée en pommes de terre; mais, au fond, tout au fond, il y avait un recoin sauvage qui ravit d'instinct la petite fille. Un rocher s'y trouvait, assez gros pour qu'on n'eût pas essayé de l'enlever, et, tout autour, on avait laissé croître de grands arbres, et des plantes sauvages dont le fouillis était devenu ravissant. Là fleurissaient, dans la saison, des bruyères et des touffes de genêt, et, sur un tapis épais d'herbe verte, le printemps semait en ce moment des milliers de marguerites. C'était tout petit, ce joli coin sauvage; mais des épines roses en protégeaient l'abord et en faisaient une retraite presque impénétrable. Et, là, aucun regard dur, indifférent ou curieux ne pouvait troubler le repos et les rêveries de l'enfant. Elle décida que ce serait son jardin. Un arbre creux servit d'abri à ses livres favoris et à la poupée que lui avait achetée Seizan. Plus tard, elle plaça dans ce creux protecteur une petite statuette en faïence colorée représentant la Vierge-Mère; elle appelait ce lieu sa chapelle, et y élevait souvent à Dieu son cœur innocent.

Ainsi, dans cette maison sordide et ce jardin voué presque exclusivement à l'utile, elle avait déjà deux refuges : la poésie était représentée par le coin ombreux, l'art par les chers souvenirs qu'elle allait visiter chaque matin. C'étaient comme deux ouvertures laissant pénétrer dans son âme un air vivifiant et un rayon de soleil, tandis que l'humble et douce affection de Seizan était le foyer qui empêchait son cœur de se dessécher et de s'atrophier dans l'isolement et l'indifférence.

VII

Les années monotones passent plus vite que les autres, ou du moins elles nous donnent cette impression de rapidité, quand nous en remontons le cours, peut-être parce que notre souvenir n'y trouve pas de points saillants auxquels il puisse s'accrocher.

Vadalen grandit dans cette sombre et triste demeure, toujours seule, car Seizan ne put obtenir qu'elle fréquentât l'externat des sœurs et connût des enfants de son âge.

Quand elle eut huit ans, M. de Cernay consentit à ce qu'une vieille personne du voisinage vînt lui enseigner à écrire et à compter, et, à dix ans, elle suivit les catéchismes de sa paroisse; mais là, selon les idées absolues de son oncle, devaient se borner pour elle les éléments d'instruction qu'il jugeait suffisants pour une femme.

Il ne s'inquiétait pas d'elle plus que par le passé. Un « bonjour, petite, » était la seule parole qu'elle obtint de lui pendant des semaines entières, à moins qu'il ne se plaignît de la croissance exagérée qui obligeait à renouveler ses robes et ses chaussures. On eût dit, à voir la peine que lui causaient ces achats nécessaires, que l'argent sortait de sa bourse, et que Vadalen était complètement à sa charge. Chose bizarre, il était, pour elle, aussi avare que pour lui-même; il éprouvait le même regret de payer ses dépenses indispensables, et le même plaisir à accroître son avoir. Ce n'était pas, cependant, qu'elle lui inspirât de l'attachement; mais sa nature était ainsi faite que toute épargne ou toute spéculation, même lorsqu'il s'agissait d'autrui, éveillait en lui un intérêt passionné, le seul dont il parût capable.

Jamais il ne s'informait de ses progrès, de son travail, de la manière dont elle passait son temps. Seizan s'en indignait parfois; mais, d'un autre côté, elle le savait sec, insensible, avare et sceptique, et, en somme, elle devait se féliciter d'être seule chargée de la direction de cette petite âme, à qui le contact plus intime de celle de son oncle eût pu causer un mal irréparable.

Vadalen avait cessé de craindre M. de Cernay. Trop jeune pour être très frappée de ses manières bizarres, elle le croyait pauvre, elle admirait la science prodigieuse qu'il semblait posséder, et déplorait, dans sa foi naïve, qu'il n'allât jamais à l'église. Elle s'était accoutumée à la vieille maison, surtout depuis que Seizan y entretenait un ordre parfait. Elle n'était pas d'âge à souffrir beaucoup de son isolement; elle grandissait sans peines comme sans joies, à la façon de ces plantes pâles et délicates dont la forme et la structure sont ravissantes, mais dont le manque d'éclat et de couleur révèle l'absence de soleil. Elle n'avait ni la gaieté ni l'entrain des enfants de son âge. En revanche, la solitude avait creusé en elle une source riche et profonde. Des instincts d'art et de poésie s'agitaient dans son âme; elle était déjà capable d'émotions profondes, au-dessus de son âge; mais elle-même s'ignorait, et il eût fallu une main amie pour développer et mettre au jour les trésors cachés au-dedans d'elle.

Ces trésors, Seizan ne pouvait les deviner. Elle était trop peu cultivée pour cela. Mais si son esprit était resté en friche, elle possédait cette puissance d'amour qui ne va jamais sans une intelligence vive et spéciale des choses du cœur. Elle n'avait imaginé pour Vadalen aucun plan d'éducation; elle n'avait pas songé d'avance aux moyens

de former son âme et son esprit; mais, à la manière des simples, elle comptait faire pour le mieux, au jour le jour, s'inspirant de cette suite de circonstances dans lesquelles l'âme chrétienne voit la main de Dieu, et dont elle s'applique à tirer le meilleur parti possible. Seizan ne s'était pas fait de longs discours sur l'égoïsme et sur la nécessité d'exercer les facultés aimantes. Mais elle empêchait d'instinct la petite fille de se concentrer en elle-même, lui suggérant les menus actes de charité, les humbles habitudes de dévouement qui demeuraient à sa portée, dans sa vie solitaire. C'est par ses mains qu'elle donnait aux mendiants les restes très maigres de la maison, et tout naturellement, le cœur de Vadalen se prenant de pitié pour les enfants hâves et déguenillés, elle se privait souvent des rares friandises qu'elle avait, pour les donner aux pauvres, se trouvant bien payée de son sacrifice par les sourires ou les regards heureux qui lui étaient adressés. Seizan lui faisait aussi remarquer la fatigue qui s'emparait de la vieille servante, maintenant occupée au jardin. Vadalen lui apportait un tabouret, lorsqu'elle sarclait, ou l'aidait à balayer les allées, et elle s'efforçait aussi de rendre à Seizan de petits services que celle-ci acceptait, parce qu'elle sentait que c'était bon et utile pour l'enfant.

Enfin, elle se chargeait de lui enseigner à coudre et à tricoter, stimulant son zèle, comme autrefois M^{me} Lallay, en donnant à son travail une destination charitable.

Mais cependant, la grande distraction de la petite fille restait la lecture. Elle savait par cœur les petits livres reçus jadis en présent de Valentine, et elle jetait des regards d'envie sur les rayons de l'immense chambre que M. de Cernay avait transformée en bibliothèque.

Car il avait, avec la passion de l'argent, la passion des livres, et le temps qu'il ne passait pas à s'occuper d'affaires, il le consacrait à l'étude. Il déchiffrait de vieux manuscrits, d'anciennes chroniques; il cultivait les généalogies, et, malheureusement pour lui, s'était jeté dans cette désolante

et nébuleuse philosophie allemande, qui devrait être si antipathique à notre esprit français, droit, clair, lumineux et logique, et qui, en assombrissant tout point de vue et en ruinant toute croyance, embrume le jugement et rend indécises et tremblantes les grandes lignes qui devraient être arrêtées dans toute âme humaine.

Vadalen avait pénétré quelquefois dans cette chambre poussiéreuse, où les broses et les plumeaux de Seizan n'étaient presque jamais tolérés, mais où il y avait tant, tant de livres. Elle apportait, en général, le courrier de son oncle, courrier uniquement composé de lettres d'affaires, car il avait rompu toutes relations avec sa famille et ses amis, depuis qu'il était devenu ombrageux, défiant et sceptique. Un jour, elle s'oublia à regarder d'un oeil d'envie cette prodigieuse quantité de livres, et quand elle revint enfin à elle, un peu confuse, elle rougit en rencontrant le regard de M. de Cernay.

— A quoi pensez-vous, petite, et qu'est-ce qui vous intéresse si fort ?

— Oh ! c'est que vous avez tant de livres ! dit-elle timidement.

Il tint ses yeux perçants attachés sur elle, puis, désignant les livres :

— Voulez-vous regarder des images ? Oh ! mais, ici seulement ; on n'emporte rien hors de cette chambre...

— J'aimerais mieux lire, dit-elle, s'enhardissant.

— Lire ? Et quoi donc ? Je n'ai pas de contes de fée...

Comme il parcourait des yeux les rayons dont il connaissait si bien le contenu, Seizan, tout effarée, poussa la porte, demeurée entr'ouverte.

— Vadalen, que fais-tu là ? Il ne faut pas déranger ton oncle...

Vadalen leva vers elle des yeux tout brillants de joie.

— Il va me prêter un livre, murmura-t-elle.

M. MARYAN.

(La suite au prochain numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SOLES AU VIN DE CHAMPAGNE

Videz vos soles et enlevez la peau de dessus, lavez-les, essuyez bien et coupez la tête, la queue et les nageoires. Mettez-les dans un plat allant au feu, avec un oignon piqué de clous de girofle, un bouquet garni, deux tranches de citron et quelques brins de ciboule. Mouillez d'une demi-bouteille de champagne, rangez sur le tout quelques morceaux de beurre et recouvrez de chapelure très fine.

On met cuire sur feu vif dessous avec peu de feu dessus.

La cuisson terminée, on lie la sauce avec un jaune d'œuf, puis on enlève les ingrédients disparates, et on sert très chaud pour entrée.



Opéra-Comique : *Ninon de Lenclos*. — Opéra : études et reprises. — Concert de la « Société chorale d'amateurs ». — Matinée suédoise. — Nouveautés de choix.



DANS un grenier qu'on est bien à vingt ans! » c'est le début du charmant épisode lyrique dont le succès vient d'ajouter un nouveau fleuron à la couronne directoriale de M. Carvalho.

Le livret de *Ninon de Lenclos*, écrit par MM. Lenéka et Bernède, forme quatre actes en cinq tableaux, d'une trame légère et parfaitement scénique. Nous avons déjà dit ici que nous ne nous rangeons pas à l'opinion de ceux qui aiment la musique écrite sur des paroles en prose. Mais ce n'est pas une raison pour nous refuser à reconnaître que le scénario en prose de *Ninon de Lenclos* est écrit avec autant de simplicité que de poésie et très galamment tourné. Nous ne restons pas moins convaincus, après cette tentative assez hardie, que le style, la phrase et l'inspiration du musicien ne peuvent qu'en souffrir. A la fin du règne de Louis XIII, sous Richelieu et Louis XIV, il n'y avait pas de petit gentilhomme qui ne voulut faire son madrigal ou sa piquante satire. Cet amour de la poésie galante, sentimentale ou satirique, s'était développé sous le feu de l'admiration soulevée par les poètes féconds que fit éclore cette époque extraordinaire de notre histoire, qui jeta un si vif éclat sur le monde entier. Pourquoi MM. Lenéka et Bernède ont-ils choisi ce moment, où tout le monde s'escrimait à la rime, pour la proscrire de leur jolie reconstruction de cet aimable temps?

Nous n'entrerons pas ici dans les détails de la vie de la célèbre courtisane, où ont été puisés les éléments de cet épisode lyrique. L'hôtel de la rue des Tournelles, où *Ninon de Lenclos* réunissait les élégants seigneurs de la cour et de la ville, comme les vrais poètes et les rimailleurs aux abois, en a vu bien d'autres, que nos héros, le chevalier de Bussière et Chardonnerette dans sa mansarde.

Ce que nous avons à étudier, c'est le parti qu'a

su en tirer le compositeur. M. Edmond Missa abordait l'Opéra-Comique, pour la première fois, avec quatre actes qui eussent pu tenir en deux ou trois. M. Missa est un musicien de l'école moderne, modéré, point exclusif, et qui ne ferme pas la porte au nez de la mélodie. Il trouve même le moyen de faire un mélange parfois heureux de l'ancienne et de la nouvelle manière.

Nous ne chicanerons pas M. Missa sur l'emploi du fameux leitmotiv qui personnifie l'enchanteresse *Ninon*, et a soulevé quelques critiques par ses persistants retours. Mais nous dirons que sa musique a été très goûtée et que son œuvre est fort intéressante. On y remarque de réelles qualités scéniques, de l'entrain, de la clarté, et un sentiment mélodique assez rare chez nos jeunes savants modernes.

Déjà habitué au succès par son mimodrame, *l'Hôte*, et par sa récente *Dinah*, M. Missa a écrit une partition charmante dans l'ensemble et remplie de détails d'une touche délicate, auxquels le public a fait le plus flatteur accueil. Nous citerons notamment, au premier acte, le joli chœur : « Chers oiseaux des Tournelles », un madrigal, qui a déjà fait le tour des salons, et un duo entre le chevalier-poète de Bussière et *Ninon*.

Celui du second acte, entre les mêmes personnages, est d'une expression bien vibrante. Le gracieux menuet du troisième acte, dans le style ancien, n'a pas eu moins de succès que le piquant récit du comte de Guérigny, et le remarquable prélude orchestral d'une savante instrumentation. Un *andante* de Chardonnerette, tout de mélancolie et de grâce : « O mon passé si doux, » est suivi d'un trio écrit de main de maître. Il réunit en scène *Ninon*, de Bussière et la douce Chardonnerette qui, au dernier acte, fait entendre un chant pénétrant, d'une mélodie exquise : « Comme un oiseau qui cherche le soleil. » Ce sera son chant du cygne, car la pauvre expire de bonheur en voyant revenir à elle son infidèle. Ceci n'est plus de l'opéra-comique, et nous n'aimons pas cette fin-là. Mais cela ne regarde pas le musicien.

Une remarquable orchestration complète ce charmant ouvrage dont l'interprétation, comme les décors, font honneur à la direction. M^{me} Bréjean-Gravière a été fort applaudie dans le rôle de Ninon, et M^{lle} Dubois (Chardonnerette) a dû à son beau mezzo et à son intelligence scénique un brillant succès. M. Leprestre fait un de Bussière aussi sympathique qu'élégant, avec sa voix de ténor, d'une grande fraîcheur. Les autres rôles sont fort bien tenus par MM. Carbonne et Marc-Nohel.

C'est M^{lle} Granjean qui reprend le rôle de Ninon de Lenclos, après le départ de M^{me} Bréjean-Gravière.

La *Vicandière* est activement poussée; on espère qu'elle passera prochainement. A la fin de cette saison, on donnera un acte de M. Victor Roger, récemment reçu par M. Carvalho. Le sujet est tiré, par M. Antony Mars, d'une nouvelle de Prosper Mérimée : *La Chambre bleue*.

A l'Opéra, les répétitions du *Tannhauser* ne tarderont pas à mettre l'ouvrage au point. La reprise de *Sigurd*, avec M. Alvarez, ainsi que celle de *Coppélia*, sont prochaines.

La *Société chorale d'amateurs* a donné un brillant concert salle Erard, où elle a fait entendre, dans la première partie, les œuvres d'auteurs modernes dont le talent a été souvent consacré par le succès : MM. Puget, Marty, Luigini, de Boisdreffre, etc. On a surtout justement remarqué le joli chœur de femmes, par M. Puget : *La Colombe blessée*, très doux, très harmonieux.

Le grand succès de la séance a été pour MM. Haselmanns, père et fils. Le premier, bissé avec enthousiasme, dans un solo de harpe merveilleusement exécuté; et, tous deux, dans la *Berceuse de Jocelyn*, de B. Godard, où le mélange de la harpe vaporeuse au violoncelle expressif, a produit les plus délicieux effets : c'est la perfection. *La Lyre et la Harpe*, de Saint-Saëns, est une conception hors de pair et digne du grand maître qui l'a signée. Elle a rempli la seconde partie de la séance.

Les soli pour voix d'homme ont été fort bien chantés par MM. Warmbrodt et Auguez, dont les voix sont belles et charmantes. Mais il faut avoir le courage de le dire : il n'en a pas été de même du côté des dames. Il y a tant de jeunes cantatrices aux voix fraîches et vibrantes, dont le talent déjà mûr donnerait un attrait nouveau à ces réunions. Certes, la longue expérience et la grande renommée qui s'attachent au nom de M^{me} la vicomtesse de Trédern, rehaussées d'un incontestable talent, n'arrêtent pas la marche du temps, qui effeuille les plus suaves roses. Les voix les plus belles sont soumises à cette inexorable loi. Il ne faut pas que la routine ou le favoritisme se glissent dans une société dont le but devrait être de donner accès aux jeunes artistes méritants. M. A. Maton, l'habile directeur de ces gracieuses séances, sait très bien qu'il inscrit depuis longtemps les mêmes

noms de solistes sur ses programmes, et que « de l'uniformité naquit un jour l'ennui ».

D'un intérêt vraiment nouveau était la matinée donnée chez M^{me} V., qui avait réuni nombre d'artistes distingués et de femmes charmantes appartenant à la colonie suédoise. Agréable musicienne et Suédoise elle-même, M^{me} V. nous a fait apprécier la musique de son pays, d'une saveur étonnante, primitive, originale, ayant dans le caractère de ses mélodies une certaine analogie avec celles de la Pologne. Une gracieuse jeune fille a chanté un air national, d'une belle couleur, et M^{me} *** a dit de jolies mélodies très applaudies. M. Saguy, chanteur et professeur distingué, a fait entendre plusieurs pièces charmantes, et un artiste du Théâtre Royal de Suède a déclamé, avec un réel talent d'expression, un petit poème.

La musique française a été admirablement représentée par M^{me} Marthe Crabos, dont la belle et sympathique voix a ému profondément ses auditeurs, dans la *Ninon*, de Braga. Elle les a ensuite absolument ravis par la grâce de sa diction dans : *Que le jour me dure*, dit avec un sentiment exquis, et dans : *En dansant la gavotte*, où elle est irrésistible. Aussi, ces deux ravissantes petites pièces ont-elles été bissées avec enthousiasme, et la gracieuse artiste y a mis le comble en s'exécutant avec le plus charmant empressément.

Signalons comme nouveauté de choix, pour piano à quatre mains et piano seul : *Ninon*, joli et léger *Caprice Pompadour*, de L. Elsen, et *Pervenche*, du même auteur si généralement goûté, autre caprice, d'une grâce mélodique captivante. — Piano seul : *Conversation*, de Gabriel Marie, est une pièce remarquable par son parfait style, et ses surprises harmoniques d'un bel effet, moyenne force. Editeur : L. Grus, place Saint-Augustin. — *La Gavotte des Gnomes*, de Massenet, extraite de *Thaïs*, est d'une facture aussi délicate qu'originale; c'est une page très artistique. — *Le Crépuscule*, d'Alph. Duvernoy, est d'un caractère sentimental, avec un chant d'une belle expression à la basse. — *La Marche des Fiançailles*, tirée du ballet-pantomime : *Pierrot surpris*, de A. David, est d'un comique magistral du meilleur aloi, si on saisit bien la pensée de l'auteur, moyenne force. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — Pour le chant : la charmante valse *Le Printemps*, de L. Elsen, est très habilement écrite pour les différentes voix. Facile, sans banalité, c'est une page d'une poésie et d'une fraîcheur pleine d'attrait. Editeur : Léon Grus, déjà nommé. — D'un caractère très poétique également, mais d'un sentiment de pénétrante mélancolie, est la mélodie expressive de G. Hue : *J'ai pleuré en rêve* ! Editeur : Alp. Leduc, 3, rue de Grammont.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE



IL est un sujet toujours nouveau, toujours intéressant pour les femmes, après celui de leur toilette, et même avant, pour beaucoup, c'est celui qui traite de l'élégance ou du confortable de leur intérieur.

Et quand je dis femmes, je pense autant aux jeunes filles qu'à leurs devancières, car ces demoiselles sont au moins aussi coquettes, pour leur petit royaume, que ces dames pour leur vaste empire.

Que de rêves ardemment poursuivis, patiemment réalisés, à propos d'un chiffonnier, d'une petite chaise, d'une grande gravure ou d'un bibelot quelconque. J'ai connu une jeune fille qui mourait d'envie de rideaux en soie rayée Louis XVI pour sa chambre. Son budget était fort modeste et l'appartement d'une hauteur de plafond ridicule, ce qui compliquait et retardait indéfiniment l'acquisition convoitée. Cependant, la jeune fille ne perdait pas courage, elle faisait des économies, mesurait de temps à autre, avec un balai, la hauteur de la fenêtre pour voir si elle ne pouvait gagner quelque chose sur un aunage plus exact. Enfin, grâce à son épargne, grâce surtout à sa marraine, qui avait lu *Cendrillon*, elle put enfin, par une belle matinée de décembre, bouleverser tout un magasin d'étoffes pour ameublements et emporter un lampas rayé vert amande, avec boutons de roses et doublure chair d'une douceur de ton exquise.

Hélas! ce que c'est que nos désirs en ce monde; qu'ils sont fragiles, qu'ils sont vains et changeants! Quand la mère et la fille rentrèrent, on leur dit que M. Jules *** était au salon et attendait depuis fort longtemps; la domestique ajouta d'un air grave: « Il a des gants jaunes! » Le paquet de rideaux roula à terre; personne ne s'en soucia, et la mère entra, toute pâle, dans le salon, tandis que la jeune fille se précipitait, toute rouge, devant sa glace, pour arranger ses cheveux et mettre une fleur à son corsage.

Voulez-vous savoir la fin? La chambre de jeune fille de ma petite amie n'a jamais eu de rideaux, et le lampas vert à bouquets roses fait très bien dans le boudoir de M^{me} Jules ***.

Mais ce n'est pas ce que je voulais vous dire; recommençons:

« Madame, m'écrivit une de ces gentilles lectrices qui ont en nous une foi aveugle et une confiance touchante, madame, je voudrais acheter une jolie

garniture de cheminée pour salon, et je désirerais surtout un beau bronze.

LA CHRONIQUEUSE. — Parfait, madame, il y en a pour tous les goûts, depuis Marguerite en bonnet de gretchen effeuillant sa fleur, jusqu'à Judith armée; depuis Orphée jusqu'à Sigurd, depuis Jehanne d'Arc jusqu'à Peau-d'âne.

L'ABONNÉE. — Lequel préférez-vous, madame, de tous ces bronzes?

LA CHRONIQUEUSE. — Je préfère une terre cuite, madame.

— Mais la terre cuite se casse, se salit et coûte plus cher.

— Je le sais, ma petite, mais je la préfère tout de même; c'est plus chaud, plus gai, plus vivant, plus féminin, en un mot, et au milieu des autres bronzes de la cheminée, flambeaux ou candélabres, cela ressortait encore, et fait valoir tentures et tapisseries.

L'ABONNÉE, qui tient à son projet. — Si je prends un bronze, faut-il le choisir avec un simple socle ou sur un bloc de marbre faisant pendule?

LA CHRONIQUEUSE, offusquée. — Oh! pas de pendule sous cette forme, pas de cadran sous Vénus ou Moïse.

L'ABONNÉE. — Mais je tiens à savoir l'heure, ne fût-ce que pour compter les minutes quand je reçois un fâcheux, ou ne pas oublier le temps lorsqu'une amie est près de moi.

Réponse. — La mode est bonne princesse à cet égard, et si elle proscriit les socles-pendules, c'est en esprit de justice: on avait fait un tel abus des bornes, tombeaux, chaises curules, etc. A d'autres le tour.

Il vous reste deux ressources:

1^{re} Ayez dans votre salon, sur une console, si faire se peut, une petite pendule Louis XVI: Temple aux mignonnes colonnettes blanches, corbeille de cuivre dorée, lyre fine et élégante. Oh! les lyres, que je les aime!

2^e Si les vieilles petites colonnades ou les instruments de musique surannés ne vous disent rien, placez sur une très petite table, à côté de votre fauteuil, avec votre bonbonnière, votre flacon, votre éventail, une pendule grande comme la main, dite *pendule de voyage*, parce que nos grand-mères les emportaient avec elles et les suspendaient dans leurs berlines par l'anse qui les surmonte. Il y en a de modernes fort jolies, j'aime mieux les anciennes dont tous les rouages ciselés, ajourés, compliqués, se voient à travers les glaces et ne marchent plus.

L'ABONNÉE. — Mais, c'est pour savoir l'heure...

LA CHRONIQUEUSE. — Fi! madame, vous accusez des goûts bourgeois.

L'ABONNÉE, *humblement*. — Alors, je puis me dispenser de cet accessoire?

LA CHRONIQUEUSE, *que ce succès rend vaine, et avec un ton doctoral*. — Sachez, petite madame, que, de nos jours, et en fait de mode, on est dispensé de tout ce qu'on ne veut pas faire... Je parle des détails, car il y a de grandes lignes auxquelles il faut se conformer. Et encore.....

Ainsi, on ne doit jamais mettre un piano contre le mur, ni au centre d'un panneau. On le place dans un coin, en pénitence, tournant le dos, afin de faire écran à la voix quand on chante. En plein courant d'air, s'il se peut, ce qui, dit-on, le désaccorde; on le couvre d'étoffes qui en étouffent les sons et de bibelots ajoutant leur cliquetis à l'harmonie de l'instrument; mais si vous avez une jolie voix, un bon piano et quelque respect pour les anciens errements, personne ne vous blâmera de les suivre, pour ménager vos ressources musicales.

De même pour les rideaux; une femme qui se respecte ne met plus de vitrages en guipure ou en mousseline comme autrefois, mais seulement deux petits chiffons de soie blanche ou écrue, fixés à la vitre la plus basse de chaque battant de fenêtre, par des tringles dorées; et pourtant, je connais des salons magnifiques et très modernes qui regimbent contre ce nouvel usage et gardent le petit rideau; seulement, celui-ci cherche à se faire oublier, ce n'est plus la riche dentelle ou la fine broderie, c'est un tulle absolument uni et assez léger, l'équivalent d'une voilette sur le visage, dont il a, du reste, les avantages: il adoucit, blanchit, rend légèrement flou le spectacle de la rue, qui a quelquefois besoin de cela, comme la beauté de certaines coquettes avant l'heure du fard.

Puisque vous allez arranger votre salon, chère lectrice, ayez soin d'en bannir la peluche autant que vous le pourrez; c'est comme le mausolée de Cléopâtre, en marbre noir incrusté de malachite verte, sur la cheminée, dont nous parlions tout à l'heure. L'abus a tué l'un comme l'autre, on n'en veut plus parce qu'on en a trop voulu; tables, cache-pots, étagères, draperies, colonnes, dessus et dessous, dedans et dehors étaient en peluche; une réaction violente nous en a débarrassées, ou privées; je laisse l'épithète à votre choix. Il y a aussi les bandes de tapisseries égyptiennes, arabes, pseudo-pompéienne, qui furent la gloire d'une autre époque et qu'il faut proscrire d'un salon élégant. Mais, me direz-vous, ma tante de Quimperlé

ou de Briançon m'a brodé ainsi toute une série, je ne peux pourtant pas jeter mes meubles par la fenêtre! Et cependant, ajoutez-vous, avec une nuance de regret et une vague rancune contre l'activité de la tante en question, je voudrais bien rester dans le mouvement.

Rien n'est plus facile avec un peu d'ingéniosité, un peu d'observation. Il y a la ressource des voiles de fauteuils non pas blancs comme ceux des wagons de chemin de fer, mais rebrodés en soie ou découpés dans des morceaux de vieilles étoffes; notre amie Yvonne en a fait de ravissants, avec des rubans de velours à fleurs du siècle dernier, qui serraient la coiffe des Arlésiennes, et dont celles-ci se débarrassaient facilement. On fait ces voiles un peu grands, on les jette avec art sur cette tapisserie de famille, en variant ses effets; on place quelques coussins sur le grand canapé bête, et, si on le peut, on re-re-lègue dans les coins ce qui accuse le plus de mauvais goût. Je vous assure qu'on peut toujours se faire un salon à la mode avec un mobilier qui ne l'est plus. Et puis, il y a les fleurs, les plantes et les glaces; avec cela, le noyer ou l'acajou, la laque, le vernis ou la dorure ont toujours bon air.

La place va me manquer; je voudrais pourtant répondre à une abonnée qui me pose une *colle*, pardonnez-moi cette expression de collège venue trop vite sous ma plume: « Dans un dîner, la maîtresse de la maison doit-elle être servie *avant les messieurs invités* ou seulement lorsque *tous* les convives sont servis? Voyant faire des deux façons, dans des maisons où on se pique de connaître le savoir-vivre, vous me rendriez service en me fixant sur ce point. » Je crois que ma réponse va embrouiller encore cette question si épineuse de pré-séance à table, car à ces deux solutions adoptées par telle ou telle famille, j'ajoute celle-ci, que j'ai quelquefois vue mettre en pratique: Servir la maîtresse de la maison la première. J'aime mieux ce qui suit; et je crois l'avoir déjà dit, il y a quelques années ou quelques mois:

Commencer tantôt par la dame qui est à la droite du maître de maison, tantôt par celle qui est à la gauche, et faire le tour sans distinction de sexe; cela s'appelle *à la russe* et simplifie énormément le service. Dans tous les cas, la maîtresse de maison ne doit jamais être servie après tous les hommes. Et son mari donc! Si, dans votre province, l'usage est de courir à droite et à gauche pour servir vos convives féminins d'abord, soyez la dernière des dames, mais pas la dernière des hommes!

C. DE LAMIRAUDIE.



DEVINETTES

Anagramme

Sur dix pieds, je suis habitant du Midi.
Changez mes lettres de place : je suis fabricant d'une rafraîchissante boisson.
(Envoi écrit en encre bleue.)



Mots en losange

1^{re} Consonne. — 2^e Prénom masculin. — 3^e Oiseau. — 4^e Remède à tous les maux. — 5^e Un conquérant. — 6^e Pour la mansarde. — 7^e Sans éclat. — 8^e Saison du soleil. — 9^e Voyelle.

(Une ancienne abonnée.)

Mots en échelle

Verticalement : Deux villes de France.

Horizontalement : 1^{er} échelon : Savant astronome de ce siècle. — 2^e échelon : Pour aller sur l'eau. — 3^e échelon : Grand cachet. — 4^e échelon : Prénom féminin. — 5^e échelon : Ville d'Asie-Mineure.

(Marguerite Grosjean.)

Mots en damier

Mots reliant les carrés (en haut et à gauche) : Représentation de la terre. — En bas et à droite : chose indispensable, en hiver, dans les grandes maisons.
A gauche (1^{er} carré) : Fils de Noé. — Appel. — Ville de Syrie. — 2^e carré : Un ennemi des Juifs. — Très bon dans la soupe aux choux. — Synonyme d'eau.

Au milieu : Chez les Mahométans. — Le milieu du jour.

A droite (1^{er} carré) : Presqu'une calotte. — Quadrupède. — Titre anglais. — 2^e carré : A payer. — Prénom féminin. — Profession.

(Noëlla, à J.)

Mots en croix

Avec les lettres suivantes, disposées en croix, former le nom d'une célèbre Italienne :

A E E I O U B C C G L R

(A. V. 1855.)

Métagramme

Ville de Prusse. — Espace dans lequel se meuvent les astres. — Trésor des abeilles. — Substance amère.

(Lucie Contenot.)



EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE MARS

CHARADE : Bois son.

JEU DES HOMONYMES :

Ere.

Air.

Aire.

Hère.

Haire.

ENIGME :

Une paire de souliers.

VERS PASSÉS PROVERBES :

Art poétique, de Boileau.

MOTS EN TRIDENT :

B	P	B
E	O	R
R	L	I
G	A	I
E	N	G
T	H	E
I		
N		
E		
L		
L		
E		

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.